UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

Année 1954 - N° 202

La Culpabilité morbide d'André GIDE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 29 Octobre 1954

PAR

Maurice-Jean-Yves DELMAS-MARSALET

Né à BORDEAUX (Gironde), le 10 Mars 1929

Examinateurs de la Thèse

MM. P. DELMAS-MARSALET, Professeur. *Président*

CREYX, Professeur ..... } *Juges*

PIECHAUD, Professeur..... } *Juges*

BERGOUIGNAN, Agrégé ..... } *Juges*

BORDEAUX
IMPRIMERIE SAMIE
21-23, rue Teulère
—
1954

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

Année 1954 - N° 202

La Culpabilité morbide d'André GIDE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 29 Octobre 1954

PAR

Maurice-Jean-Yves DELMAS-MARSALET

Né à BORDEAUX (Gironde), le 10 Mars 1929

Examinateurs de la Thèse

MM. P. DELMAS-MARSALET, Professeur. *Président*

CREYX, Professeur ..... } *Juges*

PIECHAUD, Professeur..... } *Juges*

BERGOUIGNAN, Agrégé ..... } *Juges*

BORDEAUX
IMPRIMERIE SAMIE
21-23, rue Teulère

1954

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYENS HONORAIRES : MM. DUPÉRIÉ, L. CHELLE
DOYEN : M. G. PORTMANN. — ASSESSEUR : M. R. SIGALAS

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. A. MANDOUL, GUYOT, ANDÉRODIAS, ROCHER, LANDE, DUVERGEY, CARLES. LEURET, PÉRY, CHARRIER, DUBREUIL, CRUCHET, PERRENS

PROFESSEURS

	MM
Clinique médicale	CREYX.
id.	BROUSTET.
Clinique chirurgicale	PAPIN.
id.	MASSÉ.
Clinique d'accouchements	RIVIÈRE.
Clinique gynécologique	MAGENDIE.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	DE GRAILLY.
Anatomie	DUFOUR.
Anatomie générale et histologie	MAYER.
Hygiène et clinique de la tuberculose.	PIECHAUD.
Médecine légale et Médecine du travail	DERVILLÉE
Electroradiologie et clinique d'électricité médicale	REBOUL.
Chimie	MESNARD
Matière médicale	GOLSE.
Pharmacie	VITTE.
Physiologie	FABRE.
Clinique médicale des maladies des enfants	FONTAN.
Zoologie et parasitologie	SIGALAS.
Pathologie généraleet expérimentale.	SARIC.

	MM.
Clinique ophtalmologique	BEAUVIEUX.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	POUYANNE
Clinique médicale et des maladies infectieuses	AUBERTIN
Chimie biologique et médicale	TAYEAU
Physique médicale et pharmaceutique	PIFFAULT.
Médecine coloniale et Clinique des maladies exotiques	BONNIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JOULIA.
Clinique des maladies des voies urinaires	DARGET.
Clinique des maladies nerveuses et mentales	DELMAS-MARSALET
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Toxicologie et hygiène appliquée	CASTAGNOU
Clinique odonto-stomatologique	DUBECQ
Botanique et cryptogamie	GIRARD.
Thérapeutique	TRAISSAC
Hydrologie thérapeutique et climatologie	DUBARRY

PROFESSEUR A TITRE PERSONNEL

BLANQUET (Physique pharmaceutique)

PROFESSEURS SANS CHAIRE :

MM. MAHON (Obstétrique), PAUTRIZEL (Parasitologie)

MAITRES DE CONFÉRENCES AGRÉGÉS

	MM.
Physiologie	Mlle ROUGIER.
Bactériologie	MOUSTARDIER.
Anatomie pathologique	LÉGER.
Anatomie	RIGAUD.
Pharmacie (1re Section)	R. GOLSE

	MM.
Pharmacie (2e Section)	MASQUELIER.
id.	QUILICHINI.
Pharmacie (3e Section)	CAZAUX
Biochimie médicale	NEUZIL.
Pathologie expérimentale	FAURE.

Chargé des fonctions de Maître de Conférences Agrégé : R. STOLL (Histologie)

AGRÉGÉS EN EXERCICE

	MM.
Médecine générale	BERGOUIGNAN
id.	LENG-LÉVY.
id.	MORETTI.
id.	LAVIGNOLLE.
Chirurgie générale	LAUMONIER.
id.	CHAVANNAZ.
id.	VILLAR.
id.	TINGAUD.
id.	DEPAULIS.
Obstétrique	CHASTRUSSE.

	MM.
Obstétrique	FAUGÈRE.
Ophtalmologie	BESSIÈRE.
Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
Dermatologie et syphiligraphie	LE COULANT
Pédiatrie et puériculture	VERGER.
Médecine légale et médecine du travail	L'ÉPÉE.
Electro-radiologie	LACHAPÈLE.
Odonto-stomatologie	BENOIT
Urologie	LANGE.

COURS COMPLÉMENTAIRES

	MM.
Médecine opératoire	LAUMONIER.
Accouchements	CHASTRUSSE.
Puériculture	VERGER.
id.	PÉRY.
Législation pharmaceutique	COUSTOU.
Obstétricie Sociale	MAHON
Anatomie	CABANIÉ
Cryptogamie	LAUBIE.
Physique médicale	DUHAMEL

	MM.
Organographie et physiologie végétale	TEMPÈRE.
Chimie biologique analytique	MARQUEVIELLE.
Chimie analytique	BABIN.
Pathologie chirurgicale	LAUMONIER.
id.	VILLAR.
Physiologie	BENELLI.
Zoologie pharmaceutique	BAILENGER.

Le Secrétaire Principal de la Faculté : M. ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être onsidérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

RIJKSUNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MA MÈRE

A MES FRÈRES ET SŒURS

A TOUS MES PARENTS

A MES AMIS

Parce que, sans eux, la vie ne serait que ce qu'elle est.

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ

A MES MAITRES DES HOPITAUX

A MONSIEUR LE PROFESSEUR HONORAIRE J. GUYOT

Professeur honoraire à la Faculté de Médecine
Chirurgien honoraire des Hôpitaux
Membre de l'Académie de Chirurgie
Membre correspondant de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur
Croix de guerre
Officier de l'Instruction Publique

mon grand-père

Qui aimait ses malades comme ses propres enfants, la science marchant chez lui de pair avec le cœur. Puisse ce jour lui dire un peu de ma reconnaissance et beaucoup de mon affection.

A Monsieur le Professeur agrégé BERGOUIGNAN

Médecin des Hôpitaux
Croix de guerre
Officier d'Académie

Qui envisage le psychiatre comme un « repêcheur d'hommes », et non comme un collectionneur de « cas ».

A Monsieur le Professeur PIÉCHAUD

Professeur d'Hygiène et de Clinique de la tuberculose
Médecin des Hôpitaux
Officier de la Légion d'Honneur
Croix de guerre
Officier de l'Instruction Publique

Dont le cabinet médical est l'antichambre d'un musée, et parce qu'entre les deux la porte reste ouverte...

A Monsieur le Professeur CREYX

Professeur de Clinique médicale
Médecin des Hôpitaux
Officier de la Légion d'Honneur
Croix de guerre
Officier de l'Instruction Publique

Chez qui le médecin n'oublie pas « l'honnête homme », certain qu'il pardonnera à nombre de ces pages d'être extra-médicales.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur DELMAS-MARSALET

Professeur de Clinique des Maladies nerveuses et mentales
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'Honneur
Croix de guerre
Officier de l'Instruction Publique

mon père

Puisqu'il a bien voulu m'accorder une joie, que je voudrais aussi la sienne, en ce jour de « bilan » où ses titres et sa dignité ne sauraient aliéner ce qu'il reste pour moi, j'ai l'honneur de soumettre ce cas d'une espèce peu commune, en compensation de n'avoir qu'un seul titre (beaucoup, pourtant, me l'envieraient) : celui d'être son fils.

INTRODUCTION

Personne, sans doute, depuis Rousseau, ne s'est mieux raconté qu'André Gide, lui-même. A en juger par l'abondante bibliographie dont il fut cependant l'objet, on est frappé de voir à quel point reste entière l'énigme qu'il nous proposa. Puisse par là notre propos sembler moins prétentieux, qui ne pourra faire que s'inscrire dans une liste déjà longue.

L'idée de cette étude chemine en nous depuis plusieurs années. Elle cheminerait encore, si l'occasion ne nous avait été antérieurement offerte de nous pencher sur Gide avec plus d'attention. Le petit travail qui en résulta (1) nous avait ouvert d'autres perspectives : de plus en plus l'œuvre de Gide nous semblait être une compensation à la névrose de Gide, ce qui nous paraissait en restreindre d'autant sa portée. On nous objectera, sans doute, que là n'est point une exception ; qu'à la lueur de la psychanalyse, l'œuvre d'art est au créateur ce qu'est au malade un traitement. Encore qu'il nous répugne d'évaluer le génie avec des mesures d'hommes, nous n'irons pas jusqu'à nier les incontestables rapports du déséquilibre et de l'art..., cet art qui est pour l'artiste comme les béquilles de sa vie. Mais on peut claudiquer même avec des béquilles — André Gide en est un exemple — et la question se pose, alors, d'envisager si le traitement n'était pas pire que le mal. On concevra sans peine qu'en un tel cas soient illusoires les solutions

(1) Alain Dauvigny (M. Delmas-Marsalet) : *André Gide ou l'impossible morale.* (Conférence. Imprimerie Samie, Bordeaux, 1954. 1 vol. 34 p.).

offertes comme une panacée, si elles n'ont même pas pu résoudre le cas particulier qui les fit mettre en œuvre.

L'influence d'André Gide sur toute une jeunesse ne saurait être mise en doute. Pour plus inactuelle à l'heure même de ces lignes, elle est cependant loin d'avoir épuisé son crédit. Nous n'en voulons pour preuve que cet aveu de Jean-Paul Sartre :

« *Toute la pensée française de ces trente dernières années, qu'elle le voulût ou non, quelles que fussent par ailleurs ses autres coordonnées, Marx, Hegel, Kierkegaard, devant se définir aussi par rapport à Gide.* » [1]

Une telle répercussion ne saurait être négligeable. Reste à savoir de quelle manière elle pouvait être efficiente, jusqu'à quel point, une œuvre entièrement déduite de l'expérience d'un homme, se devait d'ajouter à la connaissance de l'Homme. Nous essaierons de le montrer, cette œuvre — dont l'auteur même avoue qu'il n'en n'est pas de « *plus intimement motivée* » — n'a guère pu franchir les limites du particulier. Si, quelquefois, il y paraît une portée plus générale, un examen approfondi révoque en doute cette apparence : Gide a souvent mis au pluriel ce qui n'était qu'au singulier. Si ce fut là une duperie, elle fut essentiellement une duperie de soi ; en généralisant son cas particulier, l'auteur répondait au secret besoin de le normaliser. Inconsciemment, toute son œuvre devait dire « non » à la constatation tragique de son enfance : « *Je ne suis pas pareil aux autres* » [2]. Le meilleur moyen pour y parvenir étant d'amener autrui à lui être semblable, il érigea donc en exemple cette exception qu'était sa vie. Car, au fond, nous appelons « normal » ce qui est le fait du plus grand nombre, et Gide, pour vivre, avait besoin que d'autres vivent comme lui. La faute paraît vénielle qu'on n'est plus le seul à commettre, et la conscience s'allège à dire : d'autres que moi la font.

La conscience..., tel était le plus sûr adversaire d'André Gide, le plus impitoyable, le plus invulnérable, le plus injuste aussi dans l'évaluation de sa propre culpabilité. Car, d'être ce qu'il était, cet homme, assurément, n'était pas le seul responsable. Eût-il eu au départ une saine morale — et nous ne saurions tenir pour telle cette sorte d'éteignoir des instincts qu'on fit tomber sur lui dès sa plus tendre enfance,— eût-il connu qu'une vie d'homme tend à l'épanouissement de forces et non à leur asphyxie, nous eûmes alors reçu de lui un héritage bien différent et, sans nul doute, d'un autre prix. Au lieu de quoi, nous voici maintenant en présence d'un malade, dont la maladie fut qu'on l'empêcha de devenir adulte, d'un écrivain dont l'œuvre entière traduit ce qu'Herbart nomme si justement « *le manque de virilisme* » **[3]**. Un enfant écrasé sous ses problèmes d'homme, et qui ne sait trop comment faire pour éviter la punition : tel était ce grand révolté. Car son « *immoralisme* » (1) ne tendait à rien d'autre que retrouver l'univers quiet des jeunes êtres, cet état d'avant la conscience. Il y avait chez lui le spleen de l'innocence perdue.

---

(1) Ce qu'il cherchait, c'était surtout « l'amoralisme ».

Dans une première partie, nous nous proposons d'étudier *la genèse du déséquilibre*. Parcourant les étapes de sa formation, nous essaierons d'en dégager les dominantes morbides.

La seconde partie sera consacrée à la *structure* intime du déséquilibre constitué. Enfin, nous envisagerons les différents moyens mis en œuvre par l'auteur dans le but d'apporter une *compensation* à la névrose latente en lui.

Première Partie

LA GENÈSE DU DÉSÉQUILIBRE

(Etapes de sa Formation)

CHAPITRE PREMIER

CETTE MORALE, ETEIGNOIR DES INSTINCTS

Tant par son père que par sa mère, André-Paul-Guillaume Gide appartenait à la bourgeoisie huguenote. De solides traditions présidèrent donc à sa naissance, et dont il ne devait de longtemps s'affranchir. Plus épris de questions juridiques que de problèmes d'éducation, son père, le professeur Paul Gide, ne devait lui donner que peu de souvenirs. Aussi bien à sa mort, l'enfant de onze années qu'il laissait derrière lui était-il presque entièrement l'œuvre des femmes qui l'entouraient : sa mère, Juliette, Miss Anna Shackleton, ex-gouvernante des Rondeaux (1), sa tante Claire, enfin. Ces trois femmes avaient en commun la même façon de vivre par devoir, le même souci de ne rien s'accorder qui pût être agréable, le même goût du martyre quotidien. Et leur terreur du mal était à ce point même morbide, qu'elles allaient jusqu'à l'entrevoir là où il n'existait pas. Comme si cela n'eût pas suffi, elles ajoutaient encore à leur cuirasse de principes la panoplie de préjugés de leur milieu bourgeois. Sur les chemins clairs de l'enfance, établir des sens interdits : telle devait être entre leurs mains la « bonne éducation ».

(1) Mme Paul Gide était le cinquième et dernier enfant d'Emile Rondeaux, industriel rouennais [4].

Hélas ! Pendant ce temps, sous une vaste table, qu'on croyait ne cacher que d'innocents jeux de son âge, le jeune André cherchait déjà l'accès des routes défendues !

Ainsi donc, en regard de ces femmes vertueuses, se trouvait un enfant d'une étonnante précocité. D'emblée, s'établissait entre eux la plus irréductible des incompatibilités : ils ne parlaient pas la même langue. A chaque confrontation, l'instinct et la morale ne pouvaient qu'accroître un conflit dont l'enfant ferait seul les frais. Ce qui eut lieu assez précocement.

Le jeune Gide avait alors huit ans. On l'avait fait entrer à l'Ecole Alsacienne, dont la clientèle fort « choisie » se portait garante qu'on y éduquait bien. Il y vivait depuis des mois dans une sorte d' « état larvaire », se limitant aux dernières places, fuyant ses petits camarades, à son dire trop brutaux. Timide, renfermé, méchant à l'occasion, il ne suivait que distraitement les leçons de son professeur. Ici encore, il réservait aux dessous de table une grande partie de ses activités. Sans doute, confusément, comprenait-il déjà que « de telles choses » n'étaient pas bien. Pouvait-il toutefois se douter à quel point elles étaient « le mal »? Il allait l'apprendre un beau jour (mais non sans quelle brutalité !). Plus tard, dans ses *Souvenirs*, il racontera cet incident. Nous ne pouvons mieux faire que lui en emprunter le récit :

« *Mes parents avaient donné la veille un dîner ; j'avais bourré mes poches des friandises du dessert ; et ce matin-là, sur mon banc, tandis que s'évertuait M. Vedel, je faisais alterner le plaisir avec les pralines.*

» *Tout à coup, je m'entendis interpeller.*

« *Gide ! Il me semble que vous êtes bien rouge ! Venez* » *donc me dire deux mots.* »

» *Le sang me monta au visage plus encore, tandis que je gravissais les quatre marches de la chaire et que mes camarades ricanaient.*

» *Je ne cherchais pas à nier. A la première question que M. Vedel me posa, à voix basse, penché vers moi, je fis de la tête un signe d'acquiescement ; puis regagnai mon banc plus mort que vif.* » **[5]**

A l'issue de cet incident, il avait été précisé que le renvoi du jeune Gide n'était que provisoire : on lui donnait trois mois pour se corriger de ses mauvaises habitudes. Jusque-là, rien que de très normal. La suite — hélas ! — le fut bien moins : la douloureuse consternation qu'avaient ressentie les Paul Gide les dirigea vers un médecin qui, à défaut de sa psychologie, possédait une grosse voix. (Légiste, il avait plus accoutumé de s'adresser aux morts.) Mis au courant par la mère du « prévenu », il s'adressa à celui-ci en ces termes :

« *Je sais ce dont il s'agit, et n'ai besoin, mon petit, ni de t'examiner, ni de t'interroger aujourd'hui. Mais, si ta mère, d'ici quelque temps, voyait qu'il est nécessaire de te ramener, c'est-à-dire si tu ne t'étais pas corrigé, eh bien ! (et ici sa voix se faisait terrible), voici les instruments auxquels ils nous faudra recourir, ceux avec lesquels on opère les petits garçons dans ton cas ! — Et, sans me quitter des yeux qu'il roulait sous ses sourcils froncés, il indiquait, à bout de bras, derrière son fauteuil, une panoplie de fers de lances touaregs.* » **[6]**

» *L'invention était trop apparente pour que je prisse cette menace au sérieux...* »

ajoute Gide en commentaire de l'anecdote. Mais est-ce bien certain? Dans son ouvrage, *le Problème Gide*, le docteur Planche fait au contraire de l'incident que nous venons d'évoquer, le point de départ d'un complexe de castration. Certes, s'il s'est bien agi d'une « *répression féroce et particulièrement traumatisante de la sexualité* » **[7]**,

il ne nous paraît pas que cette régression se fut trouvée liée à la simple terreur d'un châtiment physique. Sans aucun doute, il y eut crainte d'un châtiment, mais d'un châtiment d'un autre ordre (1). Nous voulons dire qu'un regard même d'une panoplie de fers de lances, la panoplie de la morale, se fit plus redoutable encore ; qu'en ce choc affectif, la notion de péché et celle, conséquente, d'enlaidissement de l'âme eût une autre importance. Dès son éveil à la Conscience, le jeune Gide avait appris la culpabilité qui s'attache à la chair. Ce traumatisme est, à n'en pas douter, l'origine même de son déséquilibre. C'est déjà la fissure entre deux éléments, dont la période pubertaire achèvera la dissociation : l'affectif et le sensuel. Mais cette fissure nous paraît moins la conséquence d'un complexe de castration que celle d'un *complexe de culpabilité* contre lequel Gide luttera, sa vie durant. En effet, si, plus tard, épousant sa cousine, il ne pourra jamais consommer son mariage, l'inhibition en cause ne viendra pas d'une castration psychique, mais d'une secrète réprobation envers les œuvres de la chair. Oui, si paradoxal que cela puisse nous paraître, si, plus tard, épousant Madeleine, il ne parviendra pas à en faire sa femme, ce sera en raison de son immense amour pour elle, et parce que, l'approchant, il aura peur de la salir : « *Ah ! mon ami, n'abîme pas notre amour !* » [8], s'écriera un jour Alissa, en détachant des siennes les lèvres de Jérôme que, pourtant, elle aime plus que tout.

Comme nous le verrons par ailleurs, il s'avère difficile de situer la fin de l'enfance de Gide. La plupart des problèmes qui signalent d'habitude l'entrée dans l'adolescence survinrent chez lui fort tardivement. Une partie de lui-même s'attarda longuement dans cet « *état larvaire* », dont nous avons déjà parlé, et qui était son fait jusqu'ici. Conséquence d'une fissure précoce dans sa jeune personnalité, tout chez

(1) En effet, le chagrin qu'il causa à sa mère et les promesses qu'alors elle exigea de lui semblent l'avoir plus marqué que la menace du médecin.

lui ne put pas grandir en même temps. Si, à quinze ans, il fera déjà preuve d'une étonnante maturité intellectuelle, sa naïveté, ou — pour reprendre ses propres termes — son « *incuriosité* » à l'égard de l'autre sexe sera encore totale (1).

Avant de quitter le Gide en culotte courte, nous ne saurions passer sous silence son *hypersensibilité*. Guéri, pour quelque temps du moins, de ses « mauvaises habitudes », il était retourné à l'Ecole Alsacienne. Une rougeole l'en tira de nouveau, et qui, l'ayant laissé en mauvais état général, fit avancer pour lui l'habituel départ en vacances. Par la suite, ses études furent syncopées de changements. De périodiques retours chez M. Vedel alternaient capricieusement avec les formes les plus variées de l'enseignement à domicile. Gide en dira plus tard : « *J'admire qu'une instruction si brisée ait malgré tout pu réussir en moi quelque chose.* » [9]

Nous ne pouvons qu'admirer avec lui, mais, sans nul doute, le meilleur de ce qu'il apprit fut bien ce qu'il apprit tout seul.

Sa sensibilité ne s'accommodait guère du contact des autres. Enfant très replié sur soi, il se sentait plus à son aise en compagnie d'Anna et de sa mère qu'en proie aux jeux et turbulences de ses petits camarades. Sans doute faut-il voir là l'une des raisons de cette espèce de chantage auquel il se livra lorsqu'il fut en question de le remettre au lycée. La petite vérole, qui peu avant l'en avait fait sortir, lui était apparu comme une sorte de salut. Aussi, convalescent, n'était-ce pas sans une certaine frayeur qu'il sentait à son terme le délai d'éviction. Survint alors une série de crises hystériformes, dont Gide, ultérieurement, ne devait pas cacher tout ce qu'elles avaient dû à la simulation. Timidement « *inventées* » au début, elles arrivèrent vite à un degré de vraisemblance dont l'enfant fut ravi : on s'empressait

(1) Nous envisagerons plus loin ce que cachait cette « *incuriosité* ».

autour de lui, de grands médecins le regardaient, perplexes. Seul l'oncle Charles (1) demeurait insensible devant cette larve trémulant sur le tapis de son bureau. Le résultat n'en fut pas moins acquis au delà de toute espérance : on dut prescrire au jeune Gide d'aller prendre les eaux à Lamalou-les-Bains.

Commentant l'anecdote, Léon-Pierre Quint écrit :

« *Crises simulées ? Peu importe ! La simulation elle-même est déjà le début d'une névrose.* » **[10]**

Oui, certes. Et, dans le cas présent, on peut se demander si, à la tricherie première, ne finît pas par succéder une auto-persuasion. Quelle qu'ait été la valeur de ces crises, le point morbide ne se situe peut-être pas tant dans la simulation elle-même, que dans l'inquiète nécessité d'y avoir recouru. Car se roulant par terre, le jeune garçon avait parfaitement conscience de causer à sa mère du souci. S'il n'en continuait pas moins sa pathomime, c'est qu'elle était pour lui l'ultime moyen de se défendre contre un conflit moral. De ce qui précède, on peut effectivement penser, qu'outre sa crainte de retomber dans l'ambiance hostile du lycée, le jeune Gide se dérobait ici au contre-coup de l'interdiction antérieure. Peut-être n'était-ce qu'une *attitude conjuratoire* face à la culpabilité qu'engendrait chez lui l'onanisme **[11]**. Le refuge recherché dans cette maladie s'apparenterait assez à celui que, plus tard, il trouvera dans son œuvre : l'un comme l'autre, à son angoisse, n'auraient peut-être été qu'une sorte de médicament.

---

(1) Le frère de son père, l'économiste Charles Gide.

Chapitre II

LE MYTHE DU PUR ESPRIT

« *Les corps me gênaient ; ils me cachaient les âmes. La chair ne sert de rien* (...) »

André Gide (*Les cahiers d'A. Walter*).

Il semble bien que, par la suite, tout se fût réuni qui pût être propice à la dissociation. Et là n'est pas le moins paradoxal : que les mauvaises herbes aptes à le détruire sont souvent l'œuvre même d'un milieu et parfois, à lui seul, redevables de leur force.

« *Quelles réactions une telle education me préparait...* », écrira plus tard André Gide [**12**]. On eût pu dire tout aussi bien : « *se préparait* », car l'éducation en question fut à ce point contrariante, qu'elle favorisa, en retour, tout ce qu'elle redoutait. Mais il y a plus encore. Par une étrange fatalité, c'est au sein même de sa famille que le jeune Gide allait trouver de quoi légitimer son propre déséquilibre. Car le mal est sans doute plus grand de prendre pour éthique une optique faussée que de n'en n'avoir point. L'amoralisme n'interdit pas la perspective d'une morale possible. Ce n'est qu'un terrain vague, et qui, comme tel, demeure vacant. L'immoralisme, lui, parce qu'il s'orne déjà de constructions boiteuses, n'offre guère de prise aux rectifications. La famille d'André Gide avait cette Immorale que seuls des préjugés font appeler « *Morale* ». Elle était, en effet, de celles qui considèrent qu'il existe avant tout un

péché, « *le Péché* ». En deça de lui, tout était véniel. Au delà, commençait l'enfer. Egoïsme de caste, jugements téméraires, médisances de salon, injustices sociales, pesaient, dans ces consciences, infiniment moins lourd qu'une minute de plaisir. N'ayant nullement compris qu'on est plus responsable des fautes de l'esprit que de celles de l'instinct, comment donc ces parents eussent-ils pu comprendre le drame qui se jouait près d'eux? A l'enfant précocement tourmenté, ils avaient « *fait un monstre des revendications de la chair* » **[13]**, avilissant du même coup, en lui, les destinées divines qui y sont attachées. Dès lors, il apprendrait à voir dans le rapprochement des corps une simple contagion de faute, ce qu'il faut épargner à qui l'on aime le plus, parce qu'étant un partage de culpabilité. Entre l'instinct et la morale s'établirait un compromis : à tant que faire que d'être coupable, il s'efforcerait de l'être seul (on est toujours « seul » quand on n'aime pas). Le véritable amour ne serait qu'une conjonction d'âme, une extase supérieure, acheminement vers l'au-delà.

Or, Gide allait aimer très jeune. Comme pour ajouter à son drame, l'objet de cet amour se trouva être, en bien des points, conforme à l'idéal moral dont nous venons de parler. De deux ans plus âgée que lui, Madeleine Rondeaux était, en outre, sa cousine germaine. De même race, de même éducation, et par surcroît bien plus équilibrée que lui, on peut penser qu'il s'en éprit comme un peintre de son modèle : elle incarnait tout ce que lui-même voulait être, tout ce qu'on voulait qu'il fût. L'admiration qu'il lui portait confinait à la dévotion, comme en témoigne le prénom à contenu mystique dont il l'auréolera plus tard : Emmanuelle. C'est cette « *Emmanuelle idéalement supérieure* » **[14]**, en qui il découvrit, dès sa douzième année, « *le mystique orient de sa (ma) vie* » **[15]**. Les circonstances qui présidèrent à cette découverte sont bien de celles dont nous avons écrit qu'elles procédaient d'une fatalité. Evoquées dans *la Porte étroite*,

elles seront reprises, quelques années plus tard, dans *Si le grain ne meurt...* Il est certain qu'un amour né sous de telles auspices ne devait qu'accentuer, chez Gide, la dissociation ébauchée.

Quatrième enfant d'Edouard Rondeaux (et, de ce fait, frère de M^me^ Paul Gide), Emile-Constant Rondeaux avait épousé, en 1866, M^lle^ Mathilde Pochet, fille de commerçants du Havre. « *Peu énergique, assure-t-on, et peu entreprenant, c'était un homme excellent, bienveillant et méthodique* » **[16]**. Le ménage avait eu deux fils et trois filles, dont Madeleine qui nous occupe présentement. En dehors du temps de vacances qui réunissait à la Roque (1) les Gide et les Rondeaux, le jeune André allait souvent rejoindre sa cousine, chez elle. Et ce fut là, qu'un jour, il eut la brusque révélation d'un drame. Il était remonté dans la chambre de Madeleine, pensant ainsi lui faire une surprise. Et ce fut elle qui la lui fit : cette enfant, qu'il avait laissée, une heure auparavant, dans une apparente insouciance, lui révélait maintenant des larmes qui étaient déjà celles d'une femme. Elle se déchargeait sur lui d'un secret trop lourd pour elle seule, d'un horrible secret : l'inconduite de sa mère : oui... ce jeune officier qu'André venait d'entrevoir s'affairant auprès de sa tante... (Et celle-ci poussait l'inconscience jusqu'à offrir aux deux jeunes sœurs de Madeleine le tableau de sa déchéance !...) Madeleine, elle, avait tout compris, et s'efforçait du mieux possible d'éviter à son père l'affreuse révélation. Mais elle n'en pouvait plus. André le sentait bien. Il le sentait soudain avec toute la violence du sentiment cristallisant en lui. Il percevait confusément que son idole était fragile et jugeait n'avoir pas assez de toute sa vie pour la défendre...

Ainsi donc, ils s'étaient rencontrés dans la même douleur, la même réprobation de la plus grande faute. La première vision de l'amour avait été, pour lui, celle d'un être meurtri

(1) La Roque-Baignard, propriété de leur grand-père commun.

au plus profond de sa conscience par le spectacle d'une tragédie qui avait pour *fatum* le corps. Obsédé par son propre problème, André ne comprit peut-être pas la portée véritable d'une telle réprobation. Pour Madeleine, l'essentiel du délit n'était sans doute pas tant l'acte charnel lui-même que la trahison de foi qu'il concrétisait : l'inconduite de la mère venait essentiellement d'avoir trompé le père, violé le sacrement qui l'unissait à lui, scandalisé de jeunes êtres, déséquilibré son foyer. Cela n'entraînait pas obligatoirement dans l'âme de la jeune fille une répulsion définitive vis-à-vis de tout ce qui concerne la chair. Cela ne suffisait pas à engager l'avenir, et nullement à justifier l'image d'une « *femme désincarnée* » qu'il laisserait d'elle, plus tard, sous les traits d'Alissa.

Mais là n'est pas le moins étrange : Gide avait peut-être besoin de la croire ainsi pour l'aimer. Au départ, cet amour s'imprégnait d'un certain *masochisme* : André vénérait en Madeleine cette sorte de censeur moral enclin à réprouver les appels de l'instinct. Comme s'il eût déjà senti qu'il lui faudrait toujours un juge, toujours une référence en regard de laquelle se comprendre coupable. Plus tard, en apparence libéré de la notion de faute, affranchi partiellement de la crainte de Dieu, c'est pour elle et pour l'en convaincre qu'il s'efforcera de démontrer : *je suis un innocent* (1). Nous reviendrons plus loin sur ce que nous paraît être la signification profonde de cet amour. Dès maintenant, retenons-en ce caractère étrange *d'auto-punition*.

Les problèmes de la chair n'avaient pas cessé de tourmenter Gide. Ne pouvant le guérir de ses « mauvaises habitudes », cet amour n'allait faire qu'accroître la culpabilité qui y était attachée. Pour continuer d'aimer Madeleine, il lui faudrait, alors, faire deux parts dans sa vie : l'une,

(1) « *Toute mon œuvre est inclinée vers Elle* (...), *jusqu'aux* Faux-monnayeurs (*le premier livre que j'ai écrit en tâchant de ne point tenir compte d'elle*), *j'ai tout écrit pour la convaincre, pour l'entraîner. Tout cela n'a été qu'un long plaidoyer...* » (*Et nunc manet in te*, p. 111.)

idéalement pure compensant l'autre, abjecte. « *Ce n'est que le meilleur de moi qui communiait avec elle...* » [**17**], notera-t-il dans son journal intime. Latente jusqu'ici, sa monstrueuse dissociation entre affectif et sensuel devenait une réalité.

De cette dissociation, quelle allait être la traduction première ? La prévalence — pour un temps — de l'affectivité. Ne parvenant à étouffer sa sensualité, par là : à faire taire son complexe de faute, il lui restait une seule ressource : mépriser la chair, la minimiser. Ce fut alors cette longue période d'illusion pendant laquelle il édifia le Mythe du Pur Esprit. Son amour pour Emmanuelle s'enorgueillit d'être sans désir. (Il lui faudra longtemps pour comprendre à quel point c'était sans mérite !). Les deux jeunes gens se retrouvaient au travers d'un livre ; à tel verset de la Bible, se donnaient rendez-vous. Une sorte de mimétisme faisait André n'aimer rien d'autre que ce qu'aimait Madeleine. Il se flattait de parvenir un jour à la seule possession de l'âme, et niait qu'il fallût, pour ce, emprunter le chemin des corps. Il situait le bonheur à la seule confluence de leurs émotions, de leurs goûts. Et, certes, ne leur faisaient défaut les occasions d'admiration commune : musées, concerts, prières, lectures commentées des Saints Livres. Sans conteste, cette exaltation fut un levain pour son intelligence. Délivrée de « *l'état larvaire* », celle-ci s'épanouit, connut une vigueur nouvelle. La rencontre de Pierre Louÿs, l'émulation vite établie entre eux, allaient offrir à son lyrisme la tentation de s'exprimer : de son journal d'adolescent, il commençait d'extraire son premier livre. De tous ceux qui viendront par la suite, aucun ne devait mieux trahir l'ampleur de son déséquilibre intime (1).

(1) Mise à part sa médiocre qualité littéraire, c'est surtout en raison même de ce côté révélateur que Gide en différa, si longtemps, la réimpression. Parus en 1891 à la librairie Perrin, les *Cahiers d'André Walter* ne devaient revoir le jour en édition courante qu'aux éditions de la *N.R.F.* en 1952. (A notre connaissance, il n'y eut, entre temps, que des tirages limités : une édition Perrin réservée aux « *Médecins Bibliophiles* » (Perrin, 1929?) ; une autre aux « *Œuvres représentatives* » (1930). Enfin dans les « *Œuvres Complètes* » en 15 volumes (*N.R.F.*, 1931).

Les Cahiers d'André Walter sont, en effet, le livre même de la dissociation. Dans ces pages fiévreuses, tout semble graviter autour d'un thème unique : l'amour d'André pour sa cousine. Comme dans la vie de son auteur, ce n'est là, en réalité, que le thème prévalent. Ce livre a deux sujets : Emmanuelle et l'onanisme, l'affectif et le sensuel. S'il nous paraît que l'un revête plus d'importance que l'autre, seule en est cause une différence d'éclairage : l'erreur d'appréciation qui édifie, chez notre auteur, le mythe du Pur Esprit. Malgré ce « camouflage », le conflit n'est pas moins visible entre les deux sujets.

L'ouvrage est d'une écriture luxuriante. Cette agaçante préciosité — qui n'est peut-être qu'une forme de pudeur — compense mal l'insignifiance de la transposition. Ce n'est guère qu'un journal intime richement travesti, et sous lequel l'auteur nous apparaît nu dans son drame. Nombreuses sont les phrases qui résument celui-ci : « *Deux acteurs : l'ange et la bête, adversaires — l'âme et la chair* » **[18]** n'est certes pas la moins significative d'entre elles. Sous l'André Walter qui s'épuise à « *faire l'ange* », on devine aisément celui qui « *fait la bête* ». Un fait consacre la dissociation : la négation de parenté entre ces deux « lui-même ». A l'univers du pur esprit, le corps ne peut avoir accès ; à l'amour pour Emmanuelle, la chair ne peut qu'être étrangère. Adversaires, simplement. Adversaires, dont l'un se prétend supérieur à l'autre, pour mieux se nier à soi-même son infériorité.

« *Aussi bien, je ne te désire pas* — dit le héros à celle qu'il aime — *ton corps me gêne et les possessions charnelles m'épouvantent* » **[19]**. Cette absence de désir, cette répulsion envers l'objet de son amour est conséquente, nous l'avons vu, à son complexe de culpabilité. Elle paraît moins traduire l'homosexualité latente d'André Gide qu'en être une des causes. Parce qu'en regard d'Emmanuelle, la chair ne peut « *servir de rien* », l'adolescent ne lui reconnaît aucune utilité.

Sa sexualité lui apparaît alors totalement incompréhensible, puisque sans objet. Cette apparente absence de finalité l'amène à la subir comme une erreur de la nature, comme une sorte de maladie, dont le moins qu'il puisse faire est de la garder pour lui seul. Ainsi va-t-il bloquer *au stade de narcissisme* sa sexualité. Toute sa conduite ultérieure dérivera de ce blocage.

Chapitre III

LE SECRET DE RESSUSCITÉ

« *Etait-ce enfin ce matin-là que j'allais naître?* »
A. Gide (*L'Immoraliste*).

S'il est des mots qui font image, bien peu sans doute autant que celui de « *déséquilibre* ». Dans André Gide, les deux plateaux de la balance ne pouvaient guère s'aligner. L'un d'eux ne se chargeait jamais qu'au détriment de l'autre, et force était de recourir à les satisfaire alternativement. De là, tant dans sa vie que dans son œuvre, cette suite d'oscillations d'un bord à l'autre de soi-même, bien faite pour dérouter. Le mythe du Pur Esprit ayant fait prévaloir son affectivité, avait, par le fait même, spolié sa sensualité, laquelle n'allait guère tarder à réclamer son dû. En quelque sorte, *André Walter* appelait déjà chez son auteur *les Nourritures Terrestres,* sa légitime compensation. De l'un à l'autre, la transition serait *Paludes*. Aux révélations de « *l'amour supérieur* », Gide opposerait bientôt celles du « *secret de ressuscité* ».

Son premier livre avait été, pour lui, le moyen de dire à Madeleine la qualité de son attachement. Peut-être aussi celui de s'innocenter envers elle de ce corps qu'il croyait réprouvé. Cette demande n'entraîna pas de refus catégorique, mais se solda par un sursis de réflexion. Sans doute Madeleine estimait-elle encore trop jeune son bien aimé cousin. Peut-être, en son instinct de femme, concevait-elle

certaines inquiétudes devant une si totale désincarnation. Aussi bien cette décision n'allait-elle pas désespérer André, puisque n'aliénant nullement cette « possession de l'âme » qui était son seul but. La gêne que lui causaient les corps se trouverait bien d'une aussi longue absence : il l'aimerait davantage de loin.

La sensualité n'allait pas prévaloir aussitôt. Il fallait une transition, une sorte d'état neutre, indécis. A cette époque, Gide voyait fréquemment Pierre Louÿs, dont l'érotisme, tout à la fois, l'attirait et le dégoûtait : pour échafauder *Aphrodite*, il s'avérait indispensable de faire appel à d'autres matériaux que ceux d'*André Walter*. Et l'auteur, sans nul doute pourvu d'imagination, se faisait fort de découvrir, chez les prostituées parisiennes, la survivance de rituels antiques, dont il avait le spleen. (On n'écrit jamais mieux qu'en racontant beaucoup ce qu'on a peu vécu...). Certes, Gide ne le suivait pas. Car de telles entreprises étaient encore de celles dont la révélation, quelques années plus tôt, lui avait envahi le cœur de ce « quelque chose d'énorme, de religieux », proche parent de la panique, et qui lui avait alors fait dire à l'un de ses camarades : « *Bernard ! oh ! je t'en supplie : n'y va pas...* » **[20]**.

Séparés dans ce seul domaine, les deux amis faisaient part commune de leurs relations littéraires. Introduit par P. Louÿs, Gide fréquentait les « Cours du soir » de Mallarmé, participait aux soirées poétiques d'Hérédia. Complètement détaché de son premier livre, il commençait déjà d'écrire le premier ouvrage d'une série d'influence symboliste : son *Traité du Narcisse* (1891). Autocritique parabolée de l'attitude introspective, cet essai n'est pas sans traduire le malaise de son jeune auteur : à quoi sert de tant se pencher sur soi, puisqu'on ne peut pas se saisir dans l'instant? Cette constatation n'est d'ailleurs pas exempte de regrets : Narcisse-Gide se penche quand même. Et sa pensée remonte le cours du temps. Elle s'efforce vers une « *forme première*,

perdue, paradisiaque, cristalline... » **[21]** : à l'état édénique, l'homme était androgyne. C'était l'Etre complet, se suffisant à soi. Ni bien ni mal ne s'affrontaient en lui, ni ange ni bête. Point n'était besoin de se rassembler. Et Narcisse de pleurer sur cette plénitude perdue. Et Gide de s'affliger que ne soit plus possible la vision d'un soi-même cohérent. Ce petit livre était encore André Walter, mais un André Walter convalescent de ses cogitations, et dont l'âme affaiblie d'incertitudes et de doutes ressentait l'appétit de réalités plus tangibles. L'année 92 allait y satisfaire, riche de nourritures insoupçonnables jusque-là.

A ce premier tournant de sa sinueuse existence, Gide découvrit, en la personne d'un de ses anciens amis, le complice rêvé pour son entreprise d'évasion. D'âge identique, préoccupé par des problèmes du même ordre, Paul-Albert Laurens différait toutefois d'André Gide par son éducation. Enfant élevé dans un milieu d'artistes, il n'avait pas à vaincre en lui cette barrière de préjugés qui emprisonnait l'autre. S'il avait à briser des chaînes, elles n'étaient pas de celles qu'on lui avait forgées. Le cynisme de Pierre Louÿs, loin d'affranchir André, n'avait pu que le confiner dans son puritanisme. Plus normaux à son âge, les désirs de Laurens n'avaient rien de choquant. Une certaine timidité leur conférait cette délicatesse qui empêche qu'on y voie du mal. A l'écouter en dire, Gide concevait confusément l'utilité de la chair, ce qui n'allait pas sans le rassurer. Une bourse de voyage vint offrir à Laurens un séjour en Afrique. Quelle obscure prescience avertit alors son ami qu'une vie nouvelle commencerait là-bas? La tentation de l'exotisme entraînait chez Gide un vertige. Il décida de suivre Paul. Pour être plus assuré d'en revenir « un autre », il s'efforça de n'y emmener qu'une partie de lui-même : il n'emporta même pas sa Bible qui, jusque-là, l'avait toujours accompagné.

Les tournants sont souvent fauteurs de dérapages. S'il va tuer André Walter, le voyage en Afrique va faire naître l'Immoraliste. Au mythe du Pur Esprit succédera, ainsi, le mythe de toutes les permissions ; à l'affectivité enivrée de puritanisme, la sensualité que rien plus ne contraint. Gide, passant d'un extrême à l'autre, n'aura pu situer le juste milieu : sa crise d'adolescence, loin de s'en trouver résolue, n'aura fait qu'y gagner *sa redoutable chronicité.*

André Gide était donc parti, bien décidé à satisfaire ce qu'il n'avait que trop étouffé jusque-là. Impatient, Paul-Albert imaginait des filles merveilleuses. Gide essayait d'en faire autant (1). A de telles représentations, sa mémoire n'était guère secourable : ce n'étaient, certes pas, « *les admirables figures de femmes, penchées sur son (mon) enfance (...) et à qui le prêt du moindre trouble de la chair eût fait injure* » [22] qui eussent pu l'y aider ! Non plus encore Emmanuelle ! Mais surtout lui faisait défaut le pouvoir inventeur du désir. Son « incuriosité » en face de l'autre sexe était encore totale : indifférence qui cachait mal une secrète répulsion. De quels corps eût-il pu *salir* les « admirables figures de femme »? Cette « curiosité », ce frémissement *coupable* de la chair, il s'était *défendu* de les en *profaner.*

Il va sans dire, qu'en lui, une telle répulsion demeurait inconsciente : à tout prendre, rien encore n'affirmait son anormalité. Aussi ne mettait-il en doute que, le moment venu, l'instinct se puisse fort bien passer de l'imagination. Hélas ! Un incident allait retarder l'heure des réalisations pratiques. A la suite d'un refroidissement auquel il n'avait pas pris garde, André Gide ressentit une grande fatigue. Parvenu, non sans peine, à Sousse, il fut alors contraint de s'aliter. Appelé par Laurens, le médecin diagnostica une tuberculose pulmonaire, et s'opposa formellement à ce que le voyage continuât. La suite des événements peut

(1) « *Par sympathie pour Paul, j'allai jusqu'à m'imaginer des désirs ; c'est-à-dire que j'épousai les siens ; tous deux nous nous encouragions.* » (*Si le grain ne meurt*, p. 306.)

amener à mettre en doute la valeur de ce diagnostic : ladite tuberculose s'étant pratiquement guérie seule, en dépit même d'excès de toutes sortes. C'est ainsi que, six jours plus tard, nos voyageurs avaient déjà gagné Biskra dans le propos d'y demeurer jusqu'à la fin de l'hiver. Gide s'y soignera le plus souvent dehors, inaugurant déjà la mode des pèlerines, écharpes et chandails, à laquelle toute sa vie il restera fidèle.

De cette maladie, certains ont voulu faire l'événement le plus important du voyage en Afrique. La « Rage de Vivre » que Gide en retirera n'aurait-elle pas été celle d'un homme qui a vu la mort de près, qui s'est senti partir? Dans la Préface de 1927 aux *Nourritures Terrestres*, l'auteur lui-même ne dira-t-il pas de son livre qu' « *il est celui d'un convalescent, de quelqu'un qui a été malade* »? Oui certes, mais cette maladie qu'avait guéri l'Afrique n'était pas sa tuberculose. Pas plus que la vraie guérison de son *Immoraliste* ne sera l'arrêt de crachements de sang. *Le Secret dé Ressuscité* est avant tout celui de l'homme qui a failli mourir d'une maladie de l'âme : *le Mythe du Pur Esprit*. La seule « *résurrection* » sera celle d'un corps jusque-là en état de mort apparente. Cette libération était-elle une guérison? Nous allons tâcher d'en juger.

Avant de gagner Biskra, Gide et son compagnon étaient resté six jours à Sousse. Ivre d'espace, notre malade n'allait guère tarder à quitter sa chambre. Commencèrent alors de timides randonnées dans les sables environnants. A l'affût d'une aumône, de petits Arabes l'y suivaient, qui s'offrant à porter son livre, tel autre l'un des nombreux effets de sa garde-robe ambulante. Un jour, l'un d'eux nommé Ali, l'entraîne à l'écart de la ville, « *dans une sorte de cratère dont les bords dominaient un peu la contrée, et d'où l'on pouvait voir venir* » **[23]**. Parvenu là, il se dégrafe, laisse tomber sa robe et, nu, se jette sur le sable. « *Je n'étais pas niais au point de ne pas comprendre son invite* — écrit Gide. — *Toutefois,*

je n'y répondis pas aussitôt (...). *J'attendis ! J'admire aujourd'hui ma constance* (...). *Sur le seuil de ce que l'on appelle : péché, hésitais-je encore?* (...) *Non ; c'est bien la curiosité qui me faisait attendre...* »[**24**]. Sur le seuil de ce qu'on appelle : Désir, Gide hésitait, semblable à l'étranger dont le doigt frappe timidement la porte d'une demeure qu'il ne connaît point. Il essayait de se situer dans cet état, nouveau pour lui : la tentation de l'autre. Il prenait soudainement conscience de la vie secrète de son corps, de ce tropisme inexplicable qui, l'attirant vers un objet, donnait par là à sa sexualité cette utilité si longtemps mise en doute.

Lorsqu'il se releva, tout lui sembla s'être embelli : il n'était pas jusqu'à « *l'adorable splendeur du soir* » **[24]** qui ne lui parût avoir été l'objet d'un mimétisme de bonheur. Tant de quiétude, tant de sérénité signifiaient-elles, en lui, la mort d'André Walter? Avait-il vraiment agi « *sans s'inquiéter si l'action était (est) bonne ou mauvaise* » **[25]**? Le commentaire, dont *Si le grain ne meurt* fait suivre l'anecdote, trahit qu'à peine resté seul Gide ne fut nullement à l'abri de sa vieille culpabilité : « *Cependant, il se faisait tard ; il fallait rejoindre Paul. Sans doute mon aspect portait-il la marque de mon délire, et je crois bien qu'il se douta de quelque chose ; mais comme, par discrétion peut-être, il ne me questionnait pas, je n'osai lui raconter rien* » **[26]**. Il est probable que Paul-Albert ne se douta de rien. Seule l'habitude morbide d'être jugé par l'univers avait fait Gide croire en lui ce juge dont il avait besoin.

A Biskra, les deux voyageurs établirent donc leurs quartiers d'hiver. Nous y retrouvons Gide que la fatigue rend plus prudent : sa dyspnée s'est accrue, qui le dissuade des longues marches auxquelles Laurens doit se livrer pour découvrir des « coins » dignes de son pinceau. Lorsqu'il n'accompagne pas le peintre, Athman, un jeune Arabe à leur service, reste avec le malade. Esprit curieux, intelligent et, par surcroît, épris de poésie, il fait tout ce qu'il peut pour

divertir son maître. Mais Gide, qui a maintenant compris son « penchant naturel », réfrène de son mieux ce qu'il sent bien être, envers lui, du désir. N'ayant encore jamais connu de femmes, il se persuade que son instinct s'est sans doute trompé, qu'une « *normalisation* » aura raison de cette erreur. Pour vaincre sa puritaine répugnance envers les prostituées, il se fait attentif aux mœurs particulières des filles de la région, et notamment aux traditions qui les font différer de vulgaires hétaïres : pour la tribu des Oulad Naïl, il s'agit là d'une sorte de culte. Le commerce des corps figure chez elle au rang d'institution sociale. La notion de famille s'y trouve directement liée, puisqu'aussi bien, c'est pour se constituer une dot suffisante que l'Oulad Naïl, durant plusieurs années, va s'offrir au passant. Sa dot constituée, elle n'appartiendra plus qu'au mari qui l'aura choisie... En somme, aux yeux de Gide, ce n'était presque plus de la prostitution. A tant que faire que de « *normaliser ses désirs* », il tentait de réduire à son strict minimum le dégât moral conséquent. Avant même que d'agir, il lui fallait encore doser sa culpabilité future, comme en témoigne ce dernier scrupule : afin d'écarter tout danger, il consulta le docteur D... sur l'état de santé des filles. Celui-ci, le moment venu, orienterait son choix dans les directions favorables. Car là n'était sans doute pas la moins grande terreur de Gide : ces maladies que sa famille disait « *honteuses* », oubliant que reste à décrire « *la maladie qui ennoblit* ».

Ainsi donc, tout était prévu ; l'entreprise, réglée dans ses moindres détails. Gide n'avait omis aucune précaution. Hélas ! Pour prendre une femme, encore faut-il être habité par un désir. Inoffensif Cheval de Troie, son corps n'en contenait aucun. Le résultat ne fut qu'un simulacre de conquête, qu'une défaite mal travestie : Gide posséda dans une fille un jeune garçon qu'il convoitait. « *Et si, dans cette nuit auprès de Mériem, je fus si vaillant* — écrit-il — *c'est que, fermant les yeux, j'imaginais serrer dans mes bras Moham-*

med » [27]. Il ne pourra plus tard renouveler l'expérience qu'en se leurrant ainsi.

Les tentatives ultérieures n'allaient faire que confirmer la déviation de son instinct. Comme pour consacrer l'effroyable faillite de son éducation, sa mère, Mme Paul Gide, arrivait peu de jours après. Certes, son inquiétude était justifiée : la maladie d'André paraissait en aggravation. Pour légitime qu'il pût être, ce voyage n'en était pas moins de la plus grande inopportunité. En cette période de tâtonnements, la présence de sa mère ne pouvait apporter à Gide qu'un rajeunissement de culpabilité... Ce qui ne manqua d'avoir lieu.

A l'annonce de cette arrivée, les deux garçons s'étaient mis d'accord : leurs habitudes n'en seraient pas pour autant modifiées, Mériem viendrait seulement plus tard que de coutume. « *Un reste de pudeur, ou plutôt de respect pour les sentiments de ma mère, m'avait fait condamner ma porte* » [28], écrira pourtant Gide plus tard. Précaution, d'ailleurs, inutile, la catastrophe ayant eu lieu quand même : au petit jour, Mme Gide entrevit « cette personne » sortant de la maison. André eut beau lui affirmer d'elle, qu'elle n'était venue que pour Paul, un doute « horrible » s'était fait jour en son esprit, et qui la fit pleurer. « *Je sentais en elle une tristesse inconsolable, infinie* — raconte Gide. — *De sorte que si j'eus le front de lui annoncer le retour de Mériem, de lui faire part de ma résolution, je n'eus pas le courage, ensuite, de me tenir parole à moi-même, et la seule autre expérience que je tentai à Biskra, ce fut loin de l'hôtel, avec En Barka, dans la chambre de celle-ci* » [29].

Cette seconde expérience fut un échec complet. Nulle représentation mentale ne put faire oublier au jeune homme qu'il tenait une femme dans ses bras. Sans aucun doute, la réprobation maternelle avait été pour une grande part dans cette inhibition : identique à celle exercée jadis, lors de la

découverte des mauvaises habitudes, elle n'avait pu que raviver le sentiment d'interdiction. Comme le note si judicieusement le docteur H. Planche dans son intéressant ouvrage sur Gide : « *Cette attitude qui mettait sur le même plan masturbation infantile et hétérosexualité, marquera la fin de son activité normale* » **[30]**. Exaspérant ses appétits charnels, cette remise en tutelle fera fermenter sa révolte, latente encore jusqu'ici. Pour compenser son insatisfaction, l'auteur se complaira dans un univers de désirs où rien n'ira le contrarier : celui des *Nourritures Terrestres.*

Chapitre IV

L'ERREUR D'AIGUILLAGE

« Les plus belles œuvres des hommes sont obstinément douloureuses. Que serait le récit du bonheur ? Rien, que ce qui le prépare, puis ce qui le détruit, ne se raconte. — Et je vous ai dit maintenant tout ce qui l'avait préparé. »

A. Gide (*L'Immoraliste*).

Mais encore fallait-il « *attendre que l'œuvre se taise en soi pour l'écrire* [31]. Le *Secret de ressuscité* ne se pouvait accommoder d'une confidence immédiate. Il devait emprunter sa force à la gestation du silence, afin, l'heure venue, de n'être pas un avorton. Il lui fallait aussi cet enrichissement d'expériences nouvelles, ce supplément de preuves qui pourrait l'aider à convaincre mieux. Dès 1893, Gide savait bien ce qu'il avait à dire, mais ne pouvait encore le dire bien : *les Nourritures Terrestres* n'allaient voir le jour que quatre ans plus tard.

Rentré d'Afrique tout alourdi de son secret, Gide n'avait pu se résoudre à retomber immédiatement dans sa famille. (« Retomber » est le mot qui convient : en l'occurrence, il se fût bien agi d'une chute.) Traversant l'Italie, il gagna peu après Genève, le climat de la Suisse paraissant salutaire à sa convalescence. C'est là qu'il fut saisi de cet « *état d'estrangement* » [32] qui nous vaudra *Paludes* : oui, c'était bien en étranger qu'il retrouvait les autres. Il s'était exilé loin de leur vie conventionnelle, dans le secret d'une vie « pathétique ». Voilà que, de retour, il s'apercevait que rien

n'avait changé, hors lui-même ; que tout était encore ce « comme avant » dont il avait voulu sortir, et qui était là, soucieux de le reprendre ! Pour la première fois, il songea au suicide. Puis, « *le besoin de prendre ironiquement le tragique même de ce qui était sa (ma) destinée* » (1) l'incita à écrire *Paludes.*

Cet irritant chef-d'œuvre reste, de tous ses livres, l'un des plus accomplis. C'est, en somme, une introduction aux *Nourritures Terrestres* et à *l'Immoraliste* : avant d'offrir ses « Nourritures » aux autres, Gide comprend nécessaire de les persuader qu'ils ont faim. D'où la peinture volontairement exaspérante de ce que lui paraît être la vie conventionnelle. Le héros du livre, c'est évidemment Gide, mais le Gide d' « autrefois », celui qu'il veut renier. (Il a déjà en tête l'antidote de ce morne héros : Ménalque, l'émancipé, l'apôtre de toutes les permissions.) Il en fait donc un homme « *replié sur ses minima* », et qui vit entouré de marais (traduire : d'interdits). Cet homme écrit, lui-même, le livre de ce qu'il voudrait être, mais tout concourt à l'empêcher de le mener à bien. Ce second héros se nomme Tityre — dans Virgile : *Tityre recubans* (2) — Tityre, l'homme couché, celui qui voudrait bien se lever, mais ne l'ose. Autour de lui tous les autres sont couchés, seulement ils s'imaginent debout. C'est là la seule différence... Comment ? La seule différence ? Et tout le monde de se moquer de l'auteur d'un Tityre si stupide ! Que vient-il donc leur raconter ? Couchés, eux ? Maintenus au sol de leur vie comme un papillon sur le fond d'une boîte ? Cette histoire est idiote et ce Tityre, un fou !... Mais l'écrivain fictif de défendre alors son histoire, en disant :

« *Nos vies, je vous assure, Angèle, sont encore bien plus ternes et médiocres.*

---

(1) Radiodiffusion française : Entretiens avec Jean Amrouche (6e entretien).
(2) « *Tityre recubans sub tegmine fagi* » (VIRGILE, *Bucoliques*, I).

— *Mais moi je ne trouve pas, dit Angèle.*

— *C'est parce que vous n'y songez pas. Voilà justement le sujet de mon livre : Tityre n'est pas mécontent de sa vie ; il trouve du plaisir à contempler ses marécages ; un changement de temps les varie. Mais regardez-vous donc ! Regardez votre histoire ! Est-elle assez peu variée !* » **[33]**. « *Mais regardez-vous donc !...* » Ici commence le moraliste, « *l'inquiéteur* » : les autres se croient heureux ? C'est parce qu'ils sont aveugles. L'aventure de Tityre les ennuie ? C'est la leur. Ce héros ne leur semble anormal que parce qu'eux-mêmes s'imaginent normaux. Qu'ils ouvrent donc leurs yeux : ils ne tarderont pas à se rendre compte de leur propre anormalité... Le pauvre écrivain fictif n'en peut plus d'exaspération, tant les autres lui paraissent en méprise sur son cas. Surtout l'agace qu'ils s'obstinent à trouver l'exception dans ce Tityre — où se peignant lui-même — il pense avoir peint la plupart ! Un doute affreux lui vient alors : « *Les autres, après tout, peut-être ne sont pas malades ?* » **[34]**. Mais, alors, s'ils sont bien portants, si ce Tityre ne leur ressemble pas, si même c'est lui seul qui est aveugle ?... Doute affreux, qui reviendrait à constater que c'est l'auteur qui est malade, que c'est sa vie qui constitue un cas. Afin que cesse « *l'état d'estrangement* » que lui a causé son retour, Gide veut amener les autres à changer, eux aussi ; à devenir aussi étrangers à eux-mêmes, que lui-même, maintenant, se trouve l'être à eux : il ne peut pas rester le seul à être ce qu'il est.

Paludes, c'est le début de la duperie morale. L'auteur y dupe surtout sa propre conscience. Refusant l'hypothèse de sa propre anormalité, il veut se persuader qu'elle est le fait de tous. (Ce qui revient à l'annihiler.) Malheureusement pour lui — heureusement pour nous ! — tout le monde n'a pas autour de soi le marais de *Paludes*. Tout le monde n'a pas reçu une aussi triste éducation. Et si chacun aspire à vivre le mieux possible entre les murs de la morale, ces

murs, chez les gens sains, comportent assez d'ouvertures pour que l'angoisse de la prison demeure supportable. On peut quand même vivre au travers, voir le soleil, en profiter, sans qu'il ait fallu, pour autant, mettre à bas toutes les vieilles pierres. Que Tityre pense différemment, cela c'est son affaire. Mais de là à faire croire aux autres que les marais qui les entourent sont aussi vastes que le sien !... Telle sera pourtant la monstrueuse erreur qui fera, Gide, prêcher à tous une émancipation qui n'était nécessaire qu'à lui.

Malgré ses apparences, ce petit livre n'était donc qu'un nouveau plaidoyer. L'échec des « *tentatives de normalisation* » avait accru dangereusement la culpabilité morbide de Gide. A la compensation névrotique de son drame — le désir de suicide — était venue se substituer la compensation artistique : *Paludes*. Pour s'estimer « normal », Gide avait eu besoin de poser comme un postulat qu'il n'était pas une exception. Inconsciemment, le syllogisme avait été :

L'anormal est dans l'exception.
Or je suis exception.
Donc je suis anormal.

Le mécanisme de défense introduisant dans les prémisses un second terme faux, l'œuvre entière allait tendre à l'établissement du sophisme suivant :

L'anormal est dans l'exception.
Or je ne suis pas exception.
Donc je ne suis pas anormal.

Ce qu'il restait à démontrer...

Paludes n'allait paraître qu'en 1895. André Gide, entre temps, avait pu s'enliser à nouveau dans sa boue familiale, enrichissant par le fait même son exaspération. Jusqu'à quel point ce petit livre avait-il rétabli l'équilibre intérieur ?

La justification de sa nouvelle vie se pouvait concevoir vis-à-vis du puritanisme. Plus difficilement — hélas ! — vis-à-vis de l'amour. Sa dissociation — nous l'avons vu — contraignait notre auteur à ne compenser jamais une partie de son drame qu'au détriment de l'autre. *Paludes* pouvait lui apporter ce certain compromis moral apte à concilier les exigences respectives de la Conscience et de l'instinct. Restait encore le « *côté cœur* ». Là se tenait Emmanuelle, certes « *idéalement supérieure* », mais, néanmoins, une femme. Etait-il parfaitement prouvé qu'elle n'aurait nul besoin d'être aimée dans son corps? A cette question de l'inconscient, un livre allait donner réponse. Pour être rassurante, cette réponse devait être un « non » : Le livre, alors, de s'appeler : « *La tentative amoureuse ou le traité du vain désir* ».

A quel point c'était là *une thérapeutique*, l'auteur, lui-même, devait s'en rendre compte. (Sans toutefois s'expliquer ce qu'elle calmait en lui.) Dans son *Journal* d'août 1893, nous lisons en effet : « *J'ai voulu indiquer dans cette « Tentative amoureuse » l'influence du livre sur celui qui l'écrit et pendant cette écriture même. Car en sortant de nous, il nous change, il modifie la marche de notre vie* (...) *nos actes ont sur nous une rétroaction* (...). *Donc j'étais triste parce qu'un rêve d'irréalisable joie me tourmente. Je le raconte, et cette joie, l'enlevant au rêve, je la fais mienne ; mon rêve en est désenchanté ; j'en suis joyeux.* » Cette « *irréalisable joie* », c'est la possession de la femme. Sa réalisation est liée au désir. Gide, n'ayant ce désir, le déclare « *vain* » : La fusion de leurs corps n'apporte à ses héros qu'une plus grande insatisfaction d'eux-mêmes.

Se fût-il, alors, trouvé sur sa route un conseiller intelligent, Gide aurait peut-être évité le plus grand faux pas de sa vie, au lieu de quoi, il allait être la victime d'une impardonnable erreur d'aiguillage. Il est pénible de constater que le fautif, encore une fois, fut un médecin.

Pour apaiser définitivement ses doutes, le jeune homme s'en était ouvert au docteur Andrae. S'il lui avait raconté son amour pour Madeleine, il lui avait également confié la nature de ses penchants. La réponse fut alors celle-ci :

« *Vous dites que, cependant, vous aimez une jeune fille ; et que vous hésitez à l'épouser, connaissant d'autre part vos goûts... mariez-vous, mariez-vous sans crainte. Et vous reconnaîtrez bien vite que tout le reste n'existe que dans votre imagination. Vous me faites l'effet d'un affamé qui, jusqu'à présent, cherchait à se nourrir de cornichons. Ce qu'est l'instinct naturel, lorsque vous serez marié, vous aurez vite fait de le comprendre, et tout spontanément d'y revenir.* » **[35]**

Dès lors, les dés étaient jetés : un an plus tard, « *croyant se donner tout à elle* », André Gide épouserait sa cousine.

* * *

L'« *état d'estrangement* » avait fait naître, en notre auteur, le spleen de la terre africaine. De Suisse — où il était revenu pour achever *Paludes* — il s'achemina vers Marseille dans le dessein de gagner l'Algérie. Ce revoir fut une déception. Blidah — dont il attendait tant qu'elle égaya sa solitude — lui parut morne et sans attraits. Rien ne semblait se souvenir. Où était donc son bel enthousiasme ? Depuis les « tentatives de normalisation », il était retombé dans ses habitudes solitaires, cherchant « *dans l'épuisement de la chair une libération de l'esprit* » **[36]**. A une exception près, il n'avait pu satisfaire, de nouveau, ses penchants homosexuels. Et c'est alors que le destin vint placer sur sa route cet inducteur au mal dont il fera plus tard « Ménalque », le corrupteur cynique des *Nourritures terrestres* et de *L'Immoraliste*. A n'en pas douter la rencontre d'Oscar Wilde fut sa mauvaise rencontre. Aux portes du scandale le célèbre écrivain stupéfiait son angoisse dans les fumées de l'immoralité. Sa

séduction de grand seigneur auréolait ses turpitudes d'une étrange fascination. Flanqué de son « Bosy » (1), il conférait à sa débauche ce semblant d'aristocratie bien fait pour impressionner. Sans nul doute, son cynisme cachait mal l'inquiétude d'une catastrophe prochaine. Peut-être était-ce même l'appréhension que tout allait finir sous peu, qui rendait si fébriles ses dernières heures de jouissance. En la personne de Gide, il découvrait soudain, comme un moyen d'y ajouter : s'amuser par procuration. « *Le grand plaisir du débauché c'est d'entraîner à la débauche* — écrira plus tard notre auteur en évoquant cette rencontre. *Depuis mon aventure à Sousse, plus ne restait au Malin grande victoire à remporter sur moi, sans doute ; mais ceci Wilde ne le savait point, ni que j'étais vaincu d'avance...* » [**37**] Est-il nécessaire d'insister sur le côté pervertisseur de l'auteur du « *De Profundis* »? Wilde ne savait point alors les penchants homosexuels d'André Gide. Il prenait donc volontairement l'une des plus grandes responsabilités : celle d'essayer de dévoyer (2) quelqu'un. Si l'on dira plus tard de ce soi-disant « maître à vivre », « *qu'il avait mis son génie dans sa vie, qu'il n'avait mis que son talent dans ses œuvres* » [**38**], nous laissons libre le lecteur de qualifier un tel génie.

Gide «eut » donc le « petit musicien » offert par Oscar Wilde. Il eut aussi — et c'est beaucoup plus grave! — cette sorte de mimétisme qui allait faire que, bien plus tard, à la faveur de *Corydon*, lui aussi proposerait « les petits musiciens » comme on offre une cigarette : tout naturellement. La séduction exercée par le grand débauché sur notre non moins grand puritain pourra sembler étrange. Elle n'est telle qu'à première vue : il est incontestable que Wilde se présentait au moment favorable, à cet instant précis où l'éteignoir de la « morale » basculait sous les feux de l'instinct. D'un sens, cette fatalité — qui présida constamment

(1) Lord Alfred Douglas.
(2) Le mot est pris dans son sens fort.

au drame de notre auteur — avait besoin qu'une telle rencontre eût lieu. De la révolte, latente en Gide jusque là, Wilde devait être le catalyseur. Si la réprobation dont, par la suite, l'ami de Lord Douglas allait être l'objet, fera Gide le défendre avec autant d'acharnement, sans doute cette sympathie ne sera-t-elle pas exempte de masochisme : en cet homme condamné, l'auteur de *Corydon* aimait aussi le réprouvé qu'il avait lui-même besoin d'être (1).

Cédant aux instances de sa mère, laquelle ne laissait pas de se montrer inquiète sur son emploi du temps, Gide regagna bientôt la France. Entre temps, sa cousine avait perdu son père, et le jeune homme voyait là une occasion de rapprochement. Cependant, conseillée par son beau-frère Charles, Mme Gide demeurait réticente à ce projet de mariage. Elle allait mourir à La Roque peu de temps après, supprimant ainsi le dernier obstacle aux fiançailles de son fils. Six mois plus tard, le mardi 8 octobre 1895, pour le meilleur et surtout pour le pire, Madeleine Rondeaux s'appelait, désormais, Madeleine André Gide.

Entre cette mort et ce mariage s'établissait ainsi un rapport de cause à effet. En apparence, celui-ci résidait dans la disparition de l'ultime opposant. Nous pensons plus secrète sa véritable signification : oui, par sa mort, la mère avait poussé son fils vers le mariage, mais non pas simplement parce que, n'étant plus là, elle n'y pouvait dire non ; *parce que, n'étant plus là, elle ne pourrait jamais plus dire non, jamais plus s'opposer, jamais plus rien défendre.* La perdant, Gide avait perdu sa référence morale, son juge, son tuteur. Comme nous l'avons pu voir, du plus loin même que se situa l'amour que lui vouait André, Madeleine avait été pour lui, elle aussi, ce juge, ce tuteur. Pétrie au moule des

---

(1) « Il a toujours eu la hantise de la tragique destinée d'Oscar Wilde. Pas impossible que, croyant avoir à accomplir un suprême devoir, une mission supérieure, il cède, en ce moment, à je ne sais quel appel nostalgique du martyre. » (R. MARTIN DU GARD, *Notes sur A. Gide*, p. 45.)

Rondeaux, du même sang que sa mère (et, par surcroît, de deux ans son aînée), elle allait être l'ombre qui la prolongerait sur lui.

La clé du drame de ce mariage, l'inconscient, plus tard, l'enfouira dans le récit *La porte étroite* (1). (Nous tâcherons d'expliquer plus loin par quel processus.) Dès à présent nous en extrairons deux passages. Le premier explicite parfaitement le rapport de cause à effet dont nous avons parlé plus haut. Jérôme, lui aussi, vient alors de perdre sa mère, laquelle était hostile au mariage avec Alissa, sa cousine germaine. « *J'aimais profondément ma mère* — raconte le héros — *et m'étonnai, malgré mes larmes, de ne point sentir en moi de tristesse* (...). *Mais la secrète pensée que ce deuil allait précipiter vers moi ma cousine dominait immensément mon chagrin.* » **[39]** Le second passage se situe peu après le décès. Miss Ashburton se tourne vers Jérôme, et, tandis que les autres discutent sur les ressemblances intrafamiliales : « *Ta mère* — murmure-t-elle — *c'est Alissa qui la rappelle.* » **[40]** On comprend mieux ainsi en quoi l'idée d'épouser sa cousine peut consoler Jérôme de la perte qu'il vient de subir. On comprend mieux pourquoi six mois après être devenu orphelin, Gide épousera Madeleine — ce même Gide qui, plus tard, va écrire de sa période de deuil: « *Cette liberté même après laquelle, du vivant de ma mère, je bramais, m'étourdissait comme le vent du large, me suffoquait, peut-être bien me faisait peur. Je me sentais, pareil au prisonnier brusquement élargi, pris de vertige pareil au cerf-volant dont on aurait soudain coupé la corde, à la barque en rupture d'amarre, à l'épave dont le vent et le flot vont jouer. Il ne restait à quoi me raccrocher que mon amour pour ma cousine ; ma volonté de l'épouser, seule orientait encore ma vie.* » **[41]** Ce cerf-volant, sa corde sectionnée ; cette barque, son amarre rompue : cet homme, dont la Conscience d'enfant

(1) Point n'est besoin d'être, à l'excès, psychanalyste, pour déchiffrer la symbolique sexuelle de ce titre : sa signification secrète « d'acte manqué ».

ne pouvait vivre qu'en parasite d'une conscience maternelle, allait s'implanter sur sa femme par son cordon ombilical. C'est elle, désormais qui, en lui, contrebalancerait le pire. C'est d'elle qu'il tirerait ces nourritures spirituelles capables d'équilibrer dans son hygiène de vie les autres nourritures. Quels que soient ses efforts vers l'émancipation, il lui faudrait à tout jamais tenir compte de ce lien. Emmanuelle était maintenant son port d'attache : c'est vers lui qu'il ramènerait sa cargaison de joies et de souffrances ; c'est pour lui seul qu'il reviendrait des pires naufrages avec un air de conquérant.

Loin de soigner ainsi sa culpabilité morbide, il allait l'aggraver d'une culpabilité réelle : la naissance n'est pas un contrat ; le mariage, lui, en est un. La vie se passe de consentement ; on n'est pas engagé vis-à-vis de sa mère. Mais on choisit sa femme, et l'on devient, par le fait même, responsable d'aimer. Madeleine ne serait plus seulement cette référence morale, prétexte à ses *mea culpa*. Par une tragique plaisanterie du sort, elle allait être *sa victime*. On n'oublie pas un être aussi facilement qu'un principe. Par sa seule présence, Madeleine constituerait un reproche vivant. Et non pas simplement au nom de la morale — dont il aimait à voir en elle une sorte d'incarnation, mais également en son nom propre, et pour avoir été spoliée dans ses droits de femme et de mère.

A ce coupable-né, il ne restait qu'une ressource : « *Etre aveugle pour se croire heureux* » [**42**]. Cette cécité totale de l'âme, personne ne l'a jamais atteinte, depuis la Faute d'Adam. André Gide aspirait à ne plus y voir. (On le comprend sans peine!) Mais pouvait-il y parvenir? Dans toute son œuvre, la Conscience ouvre et ferme alternativement les yeux.

CONCLUSIONS

Inconsciente remise en tutelle, ce mariage rendait insoluble le drame d'André Gide : l'attitude infantile sous-jacente à son grand amour lui interdisant à tout jamais de devenir un homme, sa crise d'adolescence allait se prolonger fort tard. Nous pouvons donc considérer qu'est maintenant établie sa personnalité morbide : à l'essentiel de sa charpente, les retouches ultérieures n'apporteront guère de modifications.

Avant d'envisager la structure du déséquilibre, peut-être n'est-il pas inutile d'en résumer la formation? C'est dire que nous proposons de faire ici un bref bilan de tout ce qui précède.

Le conflit *Sexualité précoce - Interdiction morale* a fait naître chez l'enfant le *Sentiment de faute.* Une telle culpabilité se devait d'être aussi intense qu'avaient été puissants les adversaires en cause. Or, nous l'avons pu voir : à *l'hypersexualité* s'opposait une *hypermorale.*

Tout allait être la conséquence de cette culpabilité, c'est-à-dire procéder du groupe « *Satisfaction-Punition* ». Ainsi s'amorçait la *Dissociation* qu'une puberté dyharmonieuse allait rendre définitive. Le *domaine sensuel* — celui de la satisfaction — deviendrait entièrement *le domaine de la Faute.* A *l'affectif* appartiendraient les moyens de défense contre cet « enlaidissement du moi ».

— *la conjuration corporelle* par les crises hystériformes.

— *la conjuration imaginative* par l'élaboration du mythe du Pur Esprit.

— *l'autopunition* :

— par l'attachement servile à la mère ;

— par l'amour masochiste pour Madeleine, image transposée de la mère.

L'évolution serait faite d'alternances : prévalence temporaire d'un des domaines sur l'autre.

La prévalence de la sensualité fit naître une révolte chez l'adolescent. L'attitude inopportune de la mère vint y couper court, établissant ainsi une régression dans la sexualité.

L'affectivité reprenant ses droits fit rechercher dans le mariage incestueux une remise en tutelle capable de prolonger la domination maternelle, et par la même de garantir contre le sentiment d'insécurité éthique.

La conséquence allait en être ce que nous envisagerons sous l'étiquette d'*avirilisme*.

Deuxième Partie

LE DÉSÉQUILIBRE et ses COMPENSATIONS

« ...dans les Enfers, il n'est pas d'autre châtiment que de recommencer toujours le geste inachevé de sa vie. »

André Gide (*Thésée*).

Chapitre premier

LA STRUCTURE DU DÉSÉQUILIBRE

« *Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse, doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie.* »

André Gide (*Journal*, 22 juin 1907).

La dissociation affectif-sensuel constitue l'ossature de ce déséquilibre. C'est sur elle que s'est édifiée la personnalité morbide d'André Gide. Il paraît donc logique de l'étudier en premier lieu.

LA DISSOCIATION AFFECTIF-SENSUEL

Son ampleur, ses limites.

S'il paraît s'agir d'un divorce intime, tant s'en faut que les deux parties soient, pour autant, l'une étrangère à l'autre : incompatibles, elles n'en sont pas moins contraintes à vivre en interdépendance. La même culpabilité qui entraîna leur désunion sait les réunir sous son toit. Cette cohabitation empêche Gide de se livrer entièrement à l'un ou l'autre de ses deux aspects. Tout au plus peut-il les favoriser alternativement. La prévalence temporaire d'un des deux éléments n'aliénera jamais complètement la présence de l'autre.

De cette corrélation, son voyage de noces va nous fournir la preuve. Madeleine et lui sont dans le train qui les

ramène de Biskra. Dans le compartiment voisin, trois petits écoliers s'amusent. La chaleur les incite à se pencher à la fenêtre, laissant ainsi pendre au dehors leurs bras. A cette vue, notre Gide n'en peut plus de désir. Il lui eût été facile de trouver alors un prétexte, de gagner, sans se compromettre, l'autre compartiment. Au lieu de quoi, sous les yeux consternés de sa femme, il va passer, à la portière, la majeure partie du trajet, avançant goulument la main vers l'objet de sa convoitise. Entre deux caresses furtives, il se rassoit. Apparemment inattentif au mépris silencieux de Madeleine, il feint d'être plongé dans le livre qu'il ne lit pas. Ainsi, même au moment de la satisfaction, le souci de la punition — en l'occurrence de la réprobation de l'être qui lui est cher — n'est-il pas entièrement absent.

A l'inverse : ce voyage de noces, qui eût pu être l'occasion d'une prévalence quasi totale de l'affectivité — puisqu'aussi bien Gide ne pouvait concevoir autrement l'amour — n'empêcha nullement la sensualité de venir réclamer son dû. C'est dans la demeure conjugale que, sous le puéril prétexte de les « photographier », il introduit de jeunes éphèbes. Pour satisfaire à ses désirs, il n'hésite pas à éloigner sa chère femme, à la laisser déambuler toute seule dans cette ville étrangère, qu'il voulait celle de leur Bonheur.

Ces deux exemples nous prouvent la complexité même de la dissociation. Sans doute en est-il d'autres. Nous ne les citerons pas. Aussi bien n'avons-nous cherché dans ces quelques lignes qu'une précaution à celles qui vont suivre. Nous voulons dire qu'envisager isolément l'affectif et le sensuel ne peut avoir d'autre valeur que didactique. Dans ce déséquilibre intime, les deux plateaux de la balance sont solidaires du même axe. Nous ne les séparons ici que pour plus de clarté.

LES ÉLÉMENTS DE LA DISSOCIATION

A) L'élément sensuel (1)

Précocement violentes, non moins violemment réprimées, les pulsions instinctives allaient tourmenter Gide jusqu'à un âge fort avancé. En dépit même de bien des exutoires, on peut douter qu'elles aient jamais trouvé leur pleine satisfaction. Sans doute faut-il voir là la conséquence de ce blocage dans l'évolution sexuelle dont nous avons parlé plus haut.

L'étude de son comportement social (2), tend à prouver qu'il n'a pu dépasser le stade de l'auto-érotisme. Les voluptés connues de lui nous paraissent plus « *sanglotantes et navrées ou bien moroses et solitaires* » que « *glorieuses et sereines* » (3). Ses attitudes amènent à conclure qu'il était demeuré, malgré l'âge, l'unique objet de sa sexualité. Mis à part l'onanisme, qu'il pratiquera régulièrement toute sa vie, sa forme d'homosexualité demeure, elle-même, fort entachée de narcissisme. Pierre Herbart, qui l'a bien connu, nous apporte sur ce point de précieux renseignements : « *Sa chasse amoureuse il la voudra brève, furtive, inachevée. Chaque fois qu'il donne quelques précisions sur ses rapports avec les jeunes garçons, on les devine faits de caresses hâtives. Le plus souvent, il plante là son partenaire pour aller poursuivre solitairement l'accomplissement de sa joie.* » **[43]** L'objet n'est donc, le plus souvent, pour lui qu'un prétexte à masturbation. L'acmé de sa jouissance il ne l'atteint que dans la solitude.

---

(1) L'aventure avec Marc A. ne sera pas envisagée ici. C'est, en effet, l'exception à la règle gidienne de la « dissociation », le seul amour total puisqu'ayant exigé, chez lui, la coopération de l'âme et du corps.

(2) Le mot « social » est pris ici en opposition à «individuel», la sexualité constituant le mode élémentaire d'intégration sociale.

(3) Cf. « *Triste éducation que nous eûmes qui nous fit pressentir sanglotante et navrée ou bien morose et solitaire la volupté pourtant glorieuse et sereine !* » (Gide, *La tentative amoureuse*, p. 39.)

Dans « *Si le grain ne meurt* », l'auteur évoque complaisamment sa plus parfaite réussite. « *Depuis, chaque fois que j'ai cherché le plaisir,* — écrit-il — *ce fut courir après le souvenir de cette nuit.* » **[44]**. Et de décrire, en un lyrisme qu'il nous semble inutile de rapporter ici, le fameux souvenir. Ce qui fait suite à ce récit mérite, par contre, la citation : « *Je demeurai longtemps ensuite, après que Mohammed m'eut quitté, dans un état de jubilation frémissante, et bien qu'ayant déjà, près de lui, cinq fois atteint la volupté, je ravivai nombre de fois encore mon extase, et, rentré dans ma chambre d'hôtel, en prolongeai jusqu'au matin les échos.* » **[45]** Outre le caractère quelque peu excessif d'une telle « *jubilation* », ces « *ravivements d'extase* » ne sauraient être l'attitude d'un homme satisfait. Il faut toute l'ingénuité de Gide pour avouer que ce fût là son plus beau souvenir. Devient, ainsi, moins pertinente la phrase des *Nourritures terrestres* : « *Chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fausse de l'objet même de mon désir.* » **[46]** Peut-on faire le procès de ce que l'on ignore? Tout ceci nous conduit à envisager, maintenant, la signification profonde de son homosexualité.

Gide était pédéraste, c'est-à-dire n'avait de penchants que pour les jeunes garçons. Il n'aimait ni les invertis (qui lui rappelaient la femme), ni les hommes de son âge. Nous avons vu à quoi se réduisaient, le plus souvent, ses actes, lesquels, loin de le détourner de soi n'avaient souci que de l'y ramener. Somme toute, le partenaire constituait moins un objet qu'un prétexte. Sa participation n'offrait guère d'importance, et Gide, son but atteint allait « accomplir seul sa joie ». Qu'était donc cet homosexuel, sinon un Narcisse attardé? Il se penchait vers un adolescent, comme le berger, sur l'eau dormante : pour se voir, pour s'y contempler. Il ne désirait rien tant que sa ressemblance, et qui donc aurait pu la lui donner mieux que des êtres, sexuellement, de même âge que lui? En quelque sorte il effectuait une autoprojection : ses rapports n'étaient plus qu'une

masturbation en face de son miroir. Voilà qui enlève au *Corydon* le peu de valeur qu'il lui reste : le Gide qui a défendu l'homosexualité semble n'avoir même pas parlé en parfaite connaissance de cause.

L'attirance vers des êtres de même sexe que lui n'était au fond qu'un pis aller, une forme économique de culpabilité, la seule conciliation possible entre les exigences respectives de son esprit et de sa chair. Par ailleurs, nous l'avons pu voir, Gide demeurait secrètement réfractaire à l'attraction hétérosexuelle. Son ambivalence n'était pas réelle. S'il pouvait posséder une femme « *à condition que rien d'intellectuel ou de sentimental ne s'y méla* » [47], encore lui fallait-il s'aider de l'imagination, allumer son désir au flambeau étranger de la pédérastie.

Ce mépris de l'objet en tant que but de la sexualité, cette façon cynique de se servir de lui comme d'un catalyseur de son propre plaisir, nous amène à penser qu'en la dissociation l'élément sensuel était à dominante sadique.

B) L'élément affectif

Quelles qu'en soient les imperfections, on ne saurait contester à l'amour d'André Gide pour sa cousine Madeleine sa très haute qualité. C'est même cette qualité qui en fut le principal défaut : en le situant trop haut elle n'allait faire que mieux en interdire l'atteinte. Ce ne fut pas un amour, mais un culte. Gide n'aima pas sa femme, il l'adora. Son mariage ressemble à un temple : nous l'y voyons agenouillé au pied d'une crucifixion qui est son œuvre ; entre cette croix et lui, le rempart d'une fausse Bible. Pour accéder à l'intérieur du temple, il faut ouvrir la « *Porte étroite* », il faut ouvrir ce livre tragiquement inhumain. Hors sa dernière partie — vestige ultime de cet « *Essai de bien mourir* » que lui avait inspiré jadis la mort d'un de ses

proches (1) — ce livre fut pour notre auteur celui de l'Impossible amour. Ici bien mieux qu'ailleurs, bien mieux que dans *l'Immoraliste*, Gide a voulu se libérer de son malaise conjugal. Sans nul doute est-ce là ce qui en fait un chef-d'œuvre : sous la transposition on perçoit un cri vrai, authentique ; jamais peut-être, le style ne s'est fait plus direct, plus dépouillé qu'ici. Parmi tous ses ouvrages, bien peu lui furent tant à cœur que cette *Porte étroite*. Il aimait à en évoquer les personnages, les objets. Martin du Gard raconte avec quelle intense émotion Gide lui fit découvrir un coin de son jardin. « *Voici le banc — me dit-il, en se serrant contre moi — le banc de la « Porte étroite », ...Et voici la petite porte du potager... Cela me serre le cœur tant j'ai intensément vécu ces minutes avec Alissa... Elle ouvre la porte et Jérôme est là, dans l'ombre, qui attend. « Est-ce toi, cher Jérôme?... » Ah ! cher, que tout cela est beau !* » **[48]**

Plus tard, sa femme morte, Gide notera dans son Journal intime : « *L'Alissa de mon livre n'était point elle. Ce n'est pas son portrait que j'ai tracé. Elle même ne m'a servi que de point de départ pour mon héroïne, et je ne pense pas qu'elle s'y soit beaucoup reconnue.* » **[49]** Certes elle eût eu du mal à se reconnaître sous les traits d'Alissa, l'infortunée Madeleine. Pas plus qu'Emmanuelle, Alissa n'était elle. Mais à l'une comme à l'autre, elle avait servi de point de départ. L'une comme l'autre étaient, en Gide, son image faussée. Inconsciemment, l'auteur avait créé son héroïne telle qu'il s'imaginait sa femme. Ce ne sera que beaucoup plus tard — trop tard! — qu'il déterrera son vrai visage et comprendra sa douloureuse erreur : lui seul avait désincarné Madeleine. Elle n'avait pas été l'Alissa de son livre, non plus que cette Emmanuelle « *idéalement supérieure* ». Il l'avait mise plus haut que tout, comme pour en retirer excuse de n'avoir pu se hisser jusqu'à elle.

(1) La gouvernante de sa mère, Miss Anna Shakleton, morte en mai 1884 loin des Gide, sa famille d'adoption.

Jusqu'à quel point l'idole lui avait-elle caché la femme? Jusqu'où la *Porte étroite* relève-t-elle d'un aveuglement? Ce prisme déformant réfléchit l'aventure telle qu'il fallait qu'elle fût pour innocenter Gide. Etre désincarné, Alissa enlève à Jérôme toute possibilité de désir. Partant, Jérôme n'est plus coupable de n'avoir pas pu l'approcher. Est-ce à dire qu'il n'a plus aucun doute, qu'il est sûr, lui aussi, qu'Alissa ne désire rien? Suivons-le un instant. La jeune fille vient de le quitter. Elle a fermé la porte et mis le verrou derrière elle. En proie au désespoir, Jérôme a glissé jusqu'à terre. En cette même place il va passer à sangloter une partie de la nuit. Tout est maintenant fini. Plus tard, en évoquant cet ultime rendez-vous, notre héros dira : « *Mais la retenir, mais forcer la porte, mais pénétrer n'importe comment dans la maison, qui pourtant ne m'eût pas été fermée, non, encore aujourd'hui que je reviens en arrière pour revivre tout ce passé... non, non, cela ne m'était pas possible, et ne m'a point compris jusqu'alors celui qui ne me comprend pas à présent!* » **[50]** Devant un tel passage il y aurait mauvaise grâce à nous faire le reproche d'être quelque peu freudien. Le symbolisme sexuel nous en semble tellement évident que nous ne pouvons douter de ce que Gide y a mis ; de ce qu'à son insu, il a voulu trahir. La dernière phrase citée est d'ailleurs une invite à libérer l'auteur de cette prison de symboles. *La Porte étroite* c'est le Traité de l'Impossible Possession. Ces quelques lignes nous en paraissent la clé.

Ce que dut être le drame de l'épouse, nul ne peut le savoir. La compagne d'André Gide a éternisé par sa mort le lourd silence de sa vie. D'un côté plus de trente volumes se partageant le plaidoyer et l'acte de contrition d'un homme. De l'autre, rien : pas une lettre, pas un journal, pas un reproche, pas une plainte. Le drame de la mère, Gide lui-même

nous le livrera dans son écrit posthume. Quel commentaire ajouterait à la tragique nudité de cette constatation :

« *Comme je lui lisais quelques pages de mon Immoraliste que je venais d'écrire, elle m'interrompit à cette phrase : « Marcelline m'avoua qu'elle était enceinte » et, souriant tendrement, avec un rien de moquerie : « Mais mon ami ce n'est pas un aveu — me dit-elle — tout au plus une confidence ; on avoue le répréhensible ; c'est : me confia, qui convient.* » **[51]**

Passait encore cette privation, imputable comme l'autre à son impuissance élective envers la femme qu'il aimait. De cela Gide pouvait encore se dire « irresponsable », en être quitte au seul prix d'un regret. Le remords commençait ailleurs, mais là, inaliénable : en faisant à une autre l'enfant que désirait sa femme, en remplaçant la privation par une spoliation, Gide avait franchi les limites de « l'irresponsabilité ». Excusable de n'avoir pas pu rendre mère sa femme, il devenait inexcusable d'avoir pu rendre mère une autre. L'évidence de cette faute désarmait totalement les habituelles « bonnes raisons ». La seule ressource d'André Gide fut, dès lors, de cacher de son mieux l'inavouable paternité. Jusqu'à quel point y parvint-il? Entre Madeleine et lui se joua désormais le « *drame du silence* » **[52]**, pas plus qu'hier l'épouse meurtrie, la mère dépossédée ne devait élever la voix. Drame du silence... drame du doute : Madeleine savait-elle? Madeleine souffrait-elle? La certitude la plus atroce est sans doute préférable aux questions sans réponse, quand il s'agit d'une interrogation qui va durer plus de quinze ans.

Il existait une autre faute dans la vie conjugale d'André Gide. Avant d'avoir trahi la mère, il avait su trahir la femme : trahir le seul amour qu'il pouvait lui porter. Les aventures purement sensuelles faisaient partie de la dissociation. Comme telles, il s'efforçait de les minimiser : elles ne pouvaient pas être le domaine de sa femme. Aussi bien,

l'âme n'y étant point présente, figuraient-elles une terre étrangère à l'amour. Un jour survint pourtant où Gide donna plus que son corps, où tout son être fut adhésion à l'autre, ravissant, pour un temps, à Madeleine le peu qu'il lui restait.

A la culpabilité relative, contestable, morbide qui avait motivé son amour, il avait ainsi ajouté une culpabilité réelle. Pour se punir de la première il avait trouvé la seconde. Oui, c'était bien sa punition : il s'était fait le destructeur de ce qui lui était le plus cher. Pour n'avoir pu la rendre heureuse — et par là même se rendre heureux — son inconscient lui avait choisi le plus atroce des châtiments : se faire le bourreau de ce à quoi l'on tient le plus, atteindre ainsi le terme ultime du sadisme : devenir le bourreau de soi-même. Ce qui nous amène à penser qu'en la dissociation l'élément affectif fut à dominante masochiste.

L'AVIRILISME

Les conséquences psychologiques de la Dissociation — laquelle n'est qu'une persistance des stades infantiles de l'instinct — nous paraissent se pouvoir grouper sous le terme *d'Avirilisme*. Arbitrairement, nous ramènerons à quatre les constituantes pathologiques d'un tel état. Peut-on dire où finit l'enfant et où commence l'homme? Existe-t-il de l'un à l'autre une frontière nettement établie? Sans doute est-il plus simple de chercher ce qui n'est pas l'adulte que de dire ce qu'il est. L'enfant semble, avant tout, un égocentriste, un hyperémotif, un irresponsable et un amoral. Théoriquement, l'adulte...

L'EGOCENTRISME

Gide ramène tout à soi ; de tout, veut tirer son plaisir. Il ne tient compte d'autrui que tout à fait secondairement.

Veut-il « *napper* » ? (Entendez : faire la sieste.) Il n'hésite pas à essayer tous les divans de la région, « *à exiger un tel silence autour de lui qu'il paralysera pendant plus d'une heure toute la vie de la maisonnée* » **[53]**. « *Depuis trois jours il avait élu, pour « napper » comme il disait, une petite chambre voisine de celle de la bonne. A la fin du déjeuner il annonce son intention d'y monter aussitôt. « N'oubliez pas, lui dit Mme V. R., que Rosa est souffrante, et qu'elle dort... Ne faites pas de bruit, surtout ! » De l'antichambre où je passe mon manteau pour sortir, je le vois gravir pesamment l'escalier. Il frappe à la porte de la bonne : « Rosa ! je vais dormir dans la chambre à côté... ne faites pas de bruit surtout ! »* **[54]** Il est au cinéma. Par précaution contre un refroidissement possible, il s'est muni de deux caleçons de laine. Maintenant, il a trop chaud. Il se penche vers Martin du Gard, assis à ses côtés, lui explique son malaise, partant, l'urgente nécessité d'y apporter remède : « *Si seulement vous consentiez à m'aider tant soit peu, cher... à la faveur de l'obscurité, peut-être ne serait-il pas impossible, très discrètement...* » **[55]** De cette façon, il espère retrouver ses aises, sans avoir rien perdu du film. Martin du Gard ajoute : « *J'ai dû menacer de le planter là s'il persévérait une seconde de plus dans l'intention saugrenue de se déculotter en tapinois.* »

Partie de lui, la conversation aura beau emprunter les perspectives les plus diverses, c'est à lui seul, qu'en fin de compte, elle devra ramener. Son œuvre a plusieurs thèmes ; elle n'a guère qu'un sujet, celui qui écrit « *Je* ». (Même dans un ouvrage rédigé en style indirect, il n'a de cesse d'avoir placé ce « *je* » : en est exemple le *Journal d'Edouard* inclus dans les *Faux Monnayeurs*.) La culpabilité, c'est sa « *hernie de Jean-Jacques* » : il veut y intéresser tout le monde, fait de sa femme un juge, et, de ses lecteurs, des jurés. Dans son volumineux *Journal*, les pages de prix occupent, certes, une grande place. Les insomnies de Gide, ses ennuis digestifs, ses crises de prurit leur partagent le droit de susciter notre

intérêt. Pendant qu'il la trompe avec Marc, sa femme déchire toutes les lettres qui avaient jalonné leur amour. Sa réaction devant ce geste sera de s'en dire la victime : pendant qu'il effectuait « *le pire* », elle a osé détruire de lui ce qui était « *le meilleur* ». Et de pleurer, alors, non pas sur elle, sur soi : comment pourrait-il avoir tort, n'est-il pas un irresponsable ?

L'HYPERÉMOTIVITÉ

Il ne s'agit pas ici de cette forme d'hypersensibilité qu'ont en commun tous les artistes. La disproportion de l'effet à la cause est ici tellement poussée qu'il s'agit presque de « *sensiblerie* ». Cette « *émotivité incoercible* », dont parle Pierre Herbart, est bien celle d'un enfant. Nous devons à Martin du Gard deux beaux exemples de celle-ci. « *Un soir, au coin du feu, il nous a proposé, à sa femme et à moi, de nous donner lecture d'un article « admirable » de son oncle Charles Gide. (Article sur les inaugurations des monuments aux morts, paru en décembre, dans « l'émancipation ». L'« oncle Charles » y déclare notamment que tous ces hommes politiques de l'avant-guerre, qui n'ont pas su conjurer le désastre, et qui osent, aujourd'hui, élever la voix devant les tombes de nos soldats, ne devraient prononcer qu'un mot : pardon !) Gide, en lisant ce passage, a été saisi par une telle émotion qu'il a dû s'interrompre à plusieurs reprises, littéralement suffoqué par les sanglots...* » **[56]** Gide revient d'Afrique, après un voyage d'étude sur les conditions économiques et sociales dans certaines possessions françaises. Nous sommes en 1926. « *A un moment, il ouvre un dossier et commence à me lire un rapport officiel, daté de* 1902, *où se trouve décrit l'état misérable de je ne sais quelle tribu indigène, décimée par la famine, ruinée par l'impôt et le portage. Il arrive à un passage que je reconstitue de mémoire* : « *Abandonnant leurs villages et leurs terres incultes, les hordes de fuyards se réfugient dans la brousse, s'y nourrissent de racines...* » *Là, il s'arrête net,*

étranglé par l'émotion. Par deux fois, il avale sa salive, s'essuie les yeux, fait un effort pour se ressaisir, pour reprendre sa lecture ; mais, ne pouvant refouler ses sanglots, il me tend le feuillet, balbutie : « Lisez, je ne peux pas... », se lève en titubant et se sauve dans une autre pièce. Resté seul, je lis la phrase qui l'a si fort bouleversé. La voici textuellement : « ...et sont tous décimés par une épidémie de fièvre récurrente. » (Or ces faits se sont passés en 1902, *il y a donc vingt-quatre ans...)* **[57]**

L'IRRESPONSABILISME

Voici, sans aucun doute, l'aspect le plus caractéristique de son *Avirilisme* : Gide veut rester irresponsable, Gide a peur de sa propre liberté, et préfère s'abstenir de prendre des décisions. Le désir d'un acte prévaut, chez lui, sur cet acte même. Choisir lui apparaissant « *non pas tant élire que repousser ce qu'il (je) n'élit pas* » **[58]**, il se maintient dans un état de permanente indécision. Décide-t-il de partir en voyage? Il fait ses malles, prend ses billets. Mais, avec le secret espoir qu'à la dernière minute quelque hasard l'empêchera de monter dans le train. Le plus souvent, il préfère s'en remettre à autrui. Ou bien alors, nous assistons à l'un de ces coups de tête, qui sont comme un moyen d'échapper plus vite à l'angoisse. Quand il fonce, c'est le front baissé, en toute irréflexion, d'une façon puérile. Il en résulte des aventures, qui n'ont pas plus de lendemain qu'elles n'avaient eu d'hier. Telles, par exemple, ses « *embardées* » : politique, vers le Communisme ; mystique, son *Numquid et tu.*

Toute son œuvre est un plaidoyer pour l'Irresponsabilité. Certes, il avait quelques raisons de se dire un irresponsable. Mais on ne l'est jamais que relativement. Gide accuse toujours quelque chose ou quelqu'un du mal dont il se rend coupable. Il n'a pas « fait » ; on l'a induit à faire. Ce «*on*», c'est, tout d'abord, la morale puritaine qui étouffa son enfance. C'est ensuite (dans *Saül*, notamment) une sorte de Dieu sadique, maniant le knout à tour de bras.

C'est assez rarement Gide lui-même — exception faite des cas où, poussé par son masochisme, il irait jusqu'à s'avouer fautif de sa propre naissance. Ce qu'il appelle « *ferveur* » est une façon d'agir sans envisager rien : pour ne voir ni le pour, ni le contre, il se bande les yeux.

L'AMORALISME

L'enfant subit une morale, l'homme s'en choisit une. Gide n'eut, en cette matière, que les chaînes qu'on lui avait forgées... Prolongeant son enfance, la ranimant, en quelque sorte, par un mariage qui n'était rien qu'une remise en tutelle, il allait vivre dans l'inconfort d'une révolte sans issue. Son effort tendra moins à la découverte d'une éthique qu'à l'évasion d'une prison de préjugés, baptisée — on ne sait trop pourquoi! — « *morale* ».

Cette morale était, nous l'avons vu, entièrement à base de principes négatifs. C'était la néantisation potentielle de l'être, la répression systématique de ce qui, en lui, n'obéissant pas entièrement à lui, par là-même restreint sa part de liberté : la punition portait essentiellement sur ce dont l'homme se trouve être le moins responsable, sur cet instinct qui n'est, peut-être, que la part de l'Espèce en lui. Quels principes directeurs une telle inhibition pourrait-elle établir? Nier les droits, les exigences de l'Espèce — ces exigences voulues pour que se perpétua, par nous, la Création — revient à « *faire l'ange* »... cet ange, dont nous savons ce que Pascal a dit. Minimiser la chair, ne pas voir dans ses œuvres le trait d'union entre deux êtres, ce pont jeté d'une solitude à l'autre, finit par édifier, sur le plan de l'instinct, le mythe d'une Vie Individuelle Parfaite. Le refoulement n'a jamais fait de saints. Le dépassement suppose la pleine conscience de la chose dépassée. Ce n'est pas en disant : « *la chair ne sert de rien* », que le Père de Foucauld et Guy de Larigaudie ont été ce qu'ils furent,

mais en décidant, pour eux-mêmes, de se passer de ses services, d'aller aux autres sans elle. Le reste n'est qu'imposture et monstrueux pharisaïsme. Nier la signification de la Sexualité revient, nous l'avons vu, à révoquer en doute, sur le plan instinctif, les liens secrets qui réunissent l'individu à son espèce. Aux interdépendances purement instinctives des êtres élémentaires, l'évolution apporte des enrichissements, et, par là, des complications : la vie en groupe en est l'un des premiers. Chez l'homme, l'espèce la plus hautement organisée, la vie en société n'est, en somme, que le terme ultime de cette évolution. Cette digression nous amène à comprendre mieux l'attitude de certains pharisiens : leur pruderie sexuelle n'a d'égale, en effet, qu'une atrophie non moins poussée du sens social : ce sont souvent les mêmes qui brandissent l'injustice et la ceinture de chasteté. L'égoïsme de caste ne serait-il, enfin de compte, qu'un égoïsme individuel *perfectionné*?

On chercherait en vain, dans une telle morale, les principes positifs. Eussent-ils été plus évident, après les avoir délivrés de tant de fausses herbes, Gide aurait pu les récolter et, plus tard, s'en nourrir. Au lieu de quoi, ayant détruit l'ensemble, il se trouva ne posséder plus rien : il n'avait pas su démêler, à temps, les bonnes graines des mauvaises. Mais peut-on vivre sans morale, lorsqu'on est un coupable-né? Toute l'œuvre d'André Gide tend à résoudre son problème éthique. Pas plus qu'en son éducation, nous n'y pouvons trouver de principes constructeurs. C'est un jeu de cache-cache avec le spectre du Puritanisme : tantôt Gide s'accroupit derrière la colonne de ses « *bonnes raisons* », tantôt, à découvert, il crie : « *Je suis coupable* » à l'ombre qui le poursuit.

Chapitre II

LES COMPENSATIONS AU DÉSÉQUILIBRE

« Je lui fais remarquer qu'il vient de se contredire. Il me répond en souriant : « Vous connaissez ce mot de Stendhal : J'ai deux manières d'être, bon moyen pour éviter l'erreur. » N'est-ce qu'une boutade? »

Roger Martin du Gard
(*Notes sur A. Gide*, p. 33)

Nous ne reviendrons pas sur les compensations au sein même de la vie, celles-ci se pouvant ramener au mécanisme intime de la Dissociation : jeu de balance entre ses deux parties, oscillations du pôle satisfaction au pôle punition. Au déséquilibre instinctif sous-jacent, va correspondre dans l'esprit d'André Gide un constant dualisme intérieur. Ne parvenant à être un seul, il lui faudra se dédoubler : d'où, dans sa vie, comme dans son œuvre, une suite de contradictions. Nous allons étudier rapidement quelques contradictions de l'homme.

LES AMITIÉS-CONTREPOIDS

L'amitié d'un Claudel semble jouer sur Gide à la manière d'un réactif. Ils n'ont rien en commun, même pas leur conception de l'Art. Leur correspondance s'étirera, pourtant, sur plus de vingt-six années. Pour ce qui est de l'auteur du *Soulier de satin*, une telle assiduité — en dépit même de bien des découragements — semble le fait de sa manie des

Conversions : ce qu'il aime en Narcisse c'est cette brebis égarée qu'il veut faire rentrer au bercail à tout prix. De la part de Gide, l'attirance se révèle plus complexe. Il ne s'agit pas ici d'une de ces amitiés d'artistes où seul l'Art intervient. Certes notre auteur aime les écrits de Paul Claudel il en révise les manuscrits, ne cache pas, à l'occasion, l'admiration que certaines pages suscitent en lui. Mais ce qu'il aime dans ces pages, c'est ce qu'il aime dans cet homme : uniquement le contradicteur, l'ennemi salutaire : celui qui, s'opposant à une part de lui-même, et, par là, raffermissant l'autre, rétablit, un moment, l'équilibre intérieur rompu. Claudel serait, en quelque sorte, un contrepoids à Oscar Wilde ; sa rigueur, une compensation au relâchement prêché jadis. De même qu'Emmanuelle, il figure le censeur moral, celui qui parle « punition ». Envers lui, Gide semble céder à son penchant masochiste.

Moins maladroit, François Mauriac évitera d'être aussi « *prédicant* » aussi « *fanatique* » **[59]** que son superbe coreligionnaire. Chrétien d'une manière plus tolérante, plus humaine, il entretiendra fort longtemps chez Gide le spleen de son Dieu déserté. Avec lui, notre Immoraliste sera plus libre d'extérioriser son souci religieux. Ce que rapporte Claude Mauriac, à l'issue d'un séjour commun : « *Avec une sorte d'entêtement, Gide revient sur les questions religieuses. Il y ramène sans cesse la conversation et à tout propos.* » **[60]**

Ces ennemis intimes n'étaient, au fond, les ennemis que *du « côté gœthien »* **[61]** de Gide.

L'HYPOCONDRIE INTERMITTENTE

Ajourné deux ans de suite au conseil de révision, réformé définitivement pour sa « tuberculose », Gide atteindra, pourtant, le cap privilégié des quatre-vingts ans. Toute sa vie n'en aura pas moins été empoisonnée par la peur de la

maladie. Le *Journal* est prodigue en prescriptions hygiéniques, et nous savons l'accumulation de chandails, mitaines, caleçons de laine et écharpes qu'était devenu notre auteur. Ce Lafcadio en robe de chambre, quelle attention savait-il prêter à doser sa chaleur, son bien-être! Au point qu'à s'habiller et se déshabiller suivant l'humeur du temps, il oubliait — nous l'avons vu plus haut — la plus élémentaire décence.

Dans ce domaine, comme dans les autres, nous retrouvons ses paradoxes : ce Gide précautionneux était le même qui ne mettait aucune limite aux excès pourvoyeurs de plaisir. Gourmand comme une chatte, il faisait alterner ses remèdes pour le foie avec les mets les plus foncièrement indigestes, et, jusque même fort tard, malgré de dangereux malaises cardiaques, ne parvint guère à se résoudre à l'abstinence de tabac. Il était toujours sur l'arête vive entre le désir de jouissance et la crainte d'en être puni.

Nous arrivons, maintenant, au dernier point de notre exposé : la compensation artistique. Le dualisme intérieur, conséquent à la dissociation, va nous permettre d'expliquer en quoi cette œuvre pouvait être, à la fois, sincère et pleine de contradictions : Gide a projeté dans ses livres le dédoublement de sa vie.

LA COMPENSATION PAR L'ŒUVRE

LA SINCÉRITÉ D'ANDRÉ GIDE

Etre sincère, c'est oser être pleinement soi. La sincérité d'André Gide consistait donc à demeurer fidèle à la dualité secrète de son moi. D'où les contradictions, bien faites pour mettre en doute l'effort vers cette sincérité. Nous venons de parler « *d'effort* ». Est-ce à dire que Gide y a tendu, mais n'a pas pu y parvenir? C'est-à-dire surtout qu'il ne peut

exister de vraie sincérité, que nul ne peut oser être pleinement soi. Se révéler ne signifie pas : se trahir. Le moi ne peut livrer de lui ce qui, retourné contre lui, deviendrait un danger. Sans doute est-ce pour cela que l'Inconscient vient opposer aux plus savantes introspections une limite à ne pas franchir : on est toujours loin de soi-même au moment de parler de soi.

Chez un homme tel que Gide, qui a passé son œuvre à se décrire, rien ne saurait être plus suspect que le « *Je* ». Refermant son volumineux *Journal*, on ne peut s'empêcher d'être terriblement déçu : ce n'est aucunement pieds et mains liés qu'il s'est livré à nous dans ces pages. Car le *Journal* est le modèle de l'écriture consciente. Se voulant spectateur d'un drame qu'il joue lui-même, l'auteur se laisse prendre à sa propre comédie. Entendons-nous : il est sincère : il se raconte tel qu'il se voit. Mais, et c'est là le piège de Narcisse, l'inévitable faillite de toute introspection : Gide se raconte tel qu'il se voit, mais ne peut se voir tel qu'il est. Partant, ce n'est pas là qu'il faut aller le rechercher, mais dans ses livres où, par des personnages fictifs, il s'est lui-même dépersonnalisé — à savoir : dans la partie non autobiographique de son œuvre, dans ses récits, essais, dans ses romans ; là où le risque de se trahir ne contraint plus l'effort vers la sincérité. Somme toute, là où l'auteur se livre inconsciemment : dans la partie proprement créatrice de sa production. Et ceci, d'autant plus que l'on s'accorde à reconnaître à Gide une atrophie marquée de l'imagination — ce qui ne saurait nous étonner : vu la complexité de ses propres problèmes, point ne lui était besoin d'en imaginer d'autres pour écrire.

COMPENSATION D'UN MOMENT DE LA VIE PAR UN MOMENT DE L'ŒUVRE

On ne peut expliquer certains livres de Gide qu'en sachant le climat qui présida à leur naissance, leur élaboration, leur date de parution. En vertu même de la Dissociation,

à tel moment de l'existence correspond telle période de l'œuvre, mais, très souvent, dans un rapport inverse : la prévalence accordée dans sa vie à l'affectivité sera compensée par un livre où la sensualité prévaut. Gide n'est ni cet instant vécu, ni ce livre ; il est les deux. Une partie de lui est en train d'écrire ce que l'autre l'empêche de vivre. Il est, à cet égard, très significatif que notre auteur rédige *Saûl* et ses *Nourritures terrestres* — deux de ses ouvrages les plus émancipés — dans l'année même où, par le mariage, il tente de fixer et de normaliser sa vie. Comme s'il avait besoin de dire ce qu'il n'est pas en train de faire. C'est ce qui va se produire encore pour son *Numquid et tu*. Jusqu'alors anonyme, ce petit livre paraît sous nom d'auteur en 1922, en pleine période immoraliste. Il est bien fait pour déconcerter quelques-uns. Claudel, qui avait, depuis longtemps déjà, cessé sa correspondance avec Gide, croit découvrir dans ce nouvel écrit l'indice d'une conversion prochaine. Il envoie une lettre à l'auteur pour lui en dire sa joie. Il ne recevra nulle réponse. Que s'était-il passé? C'est entre 1916 et 1919 que Gide avait écrit ces pages. Il les avouera seulement en 1922. Il aura vécu, entre temps, la période la plus trouble de sa vie. Parti en Angleterre, en compagnie de Marc, il se sera aliéné le seul être encore capable de le ramener vers Dieu : sa femme. *Numquid et tu* paraît, qui pose les questions d'une conscience chrétienne. Au moment même où, y apposant son nom, il en revendique ainsi l'entière responsabilité, le même Gide prépare la préface à son tristement célèbre *Corydon*. Le sensuel ne pouvait écrire sa défense, qu'après avoir laissé la plume à l'affectif.

COMPENSATION D'UN LIVRE PAR L'AUTRE. LES LIVRES-CONTREPOIDS

Corollaire de ce qui précède, si nous envisageons maintenant l'œuvre indépendamment de la vie, nous retrouvons en elle les traces de la Dissociation. La dominante sensuelle

donne les ouvrages à type de plaidoyer ; la dominante affective, ceux où transparaît l'auto-punition. Certains livres se font, ainsi, contrepoids. L'exemple le plus démonstratif en est celui du couple *L'Immoraliste-La Porte étroite.* Isolément, chacun d'eux paraît excessif : chacun d'eux se ramène, en effet, à l'une des composantes de la dissociation. *La Porte étroite* est le livre du « pasteur protestant » ; *l'Immoraliste*, celui du « petit garçon qui s'amuse ». Sous ces deux optiques opposées, un sujet identique : le mariage de Gide. Bien que distants de six années, ces deux récits ont, d'ailleurs, été conçus en même temps. L'auteur est allé jusqu'à dire : « *Je n'ai écrit* l'Immoraliste *que parce que m'habitait déjà le thème de la* Porte étroite » **[62]**, comme signifiant, par là, qu'il ne voulait laisser parler l'un de ses deux lui-même qu'en la mesure où l'autre parlerait, à son tour. Dans *l'Immoraliste*, Gide s'accuse de ce dont par *la Porte étroite*, il essaiera de s'excuser : le malheur de sa femme. Dans ces deux récits, les drames surviennent la nuit ; dans l'un et l'autre, c'est l'héroïne qui meurt. Seule change, de l'un à l'autre, la situation de la responsabilité : Alissa meurt par sacrifice volontaire ; Marcelline était morte sacrifiée par Michel. Dans les deux cas, c'est le coupable lui-même, André Gide, qui écrit. Pour différentes qu'elles soient — comme, dissemblables, les deux parties qui cohabitent en leur auteur — ces deux optiques d'une même histoire ont en commun le sentiment de culpabilité. En peignant en Michel un héros repoussant de cynisme, Gide a cédé au masochisme de se voir réprouvé. Il a chargé cet homme du pire de lui-même. Il a fait acte d'auto-punition. En faisant d'Alissa un être désincarné, il a — nous l'avons vu — enlevé à Jérôme toute possibilité de désir et, par là, tout remords de n'avoir pu la prendre. Et, par ce stratagème, il s'est innocenté.

Sans être aussi démonstratifs, d'autres exemples viennent illustrer ces sortes de compensations. *Les Nourritures*

terrestres avaient chanté l'Immoralisme, la négation des notions de Bien et de Mal. Dans l'ouvrage suivant (contemporain de conception), Gide remet en question sa culpabilité. *Saül*, drame en cinq actes, paraît en 1898. Au livre le plus optimiste de notre auteur succède ainsi son livre le plus désespéré. Les personnages principaux sont ceux que l'on ne voit pas. Ils n'en dirigent pas moins l'action. Tout au long de la pièce, ils vont se renvoyer la Conscience de Saül, lequel, entre leurs mains, n'est rien de plus qu'un jouet. Ces deux antagonistes sont le Bien et le Mal, le Dieu qu'implore en vain le roi, le Diable qu'il n'entend déjà que trop. De même que Gide, dogme et préceptes, Saül a supprimé voyants et prophètes. Toutefois, il n'a pu supprimer sa Conscience. Il s'éprend du jeune David. L'espoir renaît en lui : puisqu'à sa voix Dieu reste sourd, il écoutera donc le Diable. Hélas ! Ce même Saül ne tarde pas à regretter d'avoir fait tuer les voyants. Incapable d'y voir par soi-même, il souffre de ne savoir plus rien. Surtout l'inquiète son avenir (la conséquence de ses actes). Une sorcière a été épargnée. Il se rend auprès d'elle. Et cette sorcière lui fait alors connaître qu'il va périr par l'objet même de son amour, que sa seule chance de bonheur sera la cause de sa perte, que c'est David qui le découronnera. Conscient de ce qu'il fait, Saül écoutera, dès lors, la voix de ses démons. La cécité morale des *Nourritures terrestres* n'avait guère pu durer.

Un an plus tard, Gide met encore en scène un homme en face de sa Conscience... Pour ce faire, il reprend à son compte le *Mythe de Prométhée*. Il se contente, simplement, de lui ôter ses chaînes, de le libérer, quelque temps, du rocher où, depuis des siècles, la fureur de Zeus le tenait attaché. Quant à l'aigle gourmand, il ne mangera plus du foie de Prométhée que sur invitation. Ce petit livre est un chef-d'œuvre. D'une écriture parfaite, il tire un merveilleux parti du thème légendaire. Voici, en quelques mots, le

Mythe gidien de Prométhée : lassé de ses chaînes — il faut entendre : des préjugés et des scrupules — le Titan décide d'échapper à l'aigle qui le dévore — c'est-à-dire : à sa Conscience. De pittoresques aventures vont lui donner, chemin faisant, matière à réflexion. Pour la première fois dans son œuvre, Gide aborde la question de l' « *Acte Gratuit* », lequel semble, ici, synonyme d'acte indéterminé, d'acte idéalement libre. Prométhée comprend assez vite qu'un tel acte n'est possible qu'à Dieu. Déterminé par sa Conscience, l'homme ne peut y prétendre. L'homme doit subir la gratuité du geste créateur de Dieu, ce geste qui l'a enchaîné. Assez triste, Prométhée regagne son rocher. Il va y retrouver son aigle, c'est-à-dire sa Conscience. « *Qu'en faire ?* — pense-t-il —. *Le vendre ? l'étouffer ? l'apprivoiser, peut-être ?* » **[63]**. Il abandonne rapidement les deux premières hypothèses : la Conscience n'est pas inutile, il convient à l'homme d'être tourmenté. Ce qu'il exprime ainsi : « *Je n'aime pas l'homme, j'aime ce qui le dévore.* » **[64]** Il finira par adopter la troisième solution : il gardera son aigle, mais en l'apprivoisant. Ce qui se peut traduire : puisqu'il m'est impossible de tuer ma Conscience, je vais m'efforcer de la rendre plus souple. Chez Gide, l'Immoralisme ne pourra être que relatif.

Dans cette marche vers l'Immoralisme, inaugurée par *Paludes*, et qui devait mener à *l'Immoraliste* lui-même, nous assistons ainsi à une série de replis derrière les positions conquises. Un peu comme si tel livre se devait d'amoindrir le livre précédent. S'étant porté à l'un de ses extrêmes, Gide semble revenir en arrière, dans le désir de satisfaire à l'extrême opposé. Toujours cette rançon de son culpabilisme : compenser les cris d'innocence par une nouvelle reconnaissance de faute. Ainsi, parfois, dans un même ouvrage — nous pensons à *l'Immoraliste* — la préface figure-t-elle une sorte d'amendement. « *Je donne ce livre pour ce qu'il vaut...* », écrit l'auteur. Puis, de confier qu'il ne

prétend en rien conclure, laissant au seul lecteur ce soin : « *Je n'ai voulu faire en ce livre non plus acte d'accusation qu'apologie et me suis gardé de juger.* » Comment, d'ailleurs, aurait-il pu le faire, puisqu'aussi bien, par son héros, c'est lui-même qu'il offre au jugement des autres? Il serait fort en peine de dire si Michel est un monstre ou bien une victime. En eût-il pu être autrement, ce livre aurait alors perdu sa raison d'être écrit : André Gide propose, faute de pouvoir disposer. Et cette précaution oratoire trahit, une fois de plus, l'indécision entre ses deux aspects. S'en remettre à autrui pour savoir qui l'on est, revient à s'éviter d'en décider soi-même. La préface de *l'Immoraliste* ne saurait, toutefois, enlever à ce livre son caractère d'auto-accusation.

LE FAUSSAIRE INCONSCIENT ET CONSCIENT

Gide avait un tel besoin de se justifier qu'il lui arrivait de falsifier — sans même s'en rendre compte — les textes derrière lesquels il voulait s'abriter. Témoin cette curieuse façon de « gidiser » la Bible, dont le meilleur exemple est son *Retour de l'enfant prodigue*. Menteur de bonne foi, il fut profondément peiné de voir François Mauriac reprocher à ce livre d'être une fausse monnaie : « *Si je vous écris, c'est pour protester de toutes mes forces contre ce mot de sacrilège que vous employez à propos de mon « Enfant prodigue »...* » **[65]**, répondit-il à l'auteur du *Baiser au lépreux*. Et, sous-jacente à cette protestation, la « *bonne raison* » était celle-ci : en quoi mon interprétation serait-elle moins valable que celle des Pères de l'Eglise? D'ailleurs, je n'interprète pas, j'approfondis... Oui, certes, il approfondissait, mais seulement dans son propre sens.

De même valeur, de même signification, l'interprétation biologique qui sert de base à *Corydon* relève encore d'une falsification. « *Qu'il suffise de comparer la suffisance naïve*

de l'homme de science improvisé avec sa persuasion d'interpréter correctement les Evangiles » [**66**], pour être convaincu qu'il s'est bien agi là d'attitudes identiques. Gide emprunte à Darwin ce qu'il empruntait à la Bible : les seuls arguments capables de le servir. Phrases isolées de leur contexte — et, par là, sauvegardées de ce qui eût pu en restreindre la portée — exceptions érigées en règles générales : telle est donc la charpente de ce qu'il voulait être « *le plus important de ses livres* » et qui demeure, à notre sens, l'un de ses plus insignifiants.

Mais, ici, le faussaire fut rien moins qu'inconscient. L'anthologie scientifique, sur laquelle il appuie sa thèse, procède d'une partialité que l'on ne saurait mettre en doute. Conséquence lointaine de *Paludes*, *le Corydon* n'est, en réalité, qu'une tentative de corruption : pour mieux prouver la légitimité de l'idée qu'il défend, c'est tout juste si Gide n'y dit pas que les hétéro-sexuels sont des gens anormaux.

TRANSPOSITION ROMANESQUE ET AUTO-PROJECTION

Bien rares sont les ouvrages de Gide où Gide ne soit point présent. Sinon lui, du moins certains de ses problèmes. Nous allons, rapidement, en considérer quelques-uns.

L'amour-echec.

Dans cette œuvre, il se peut trouver des aventures heureuses ; des amours heureuses, point. Sur ce chapitre, nous assistons à une série d'actes manqués. Bernard-Laura, Alissa-Jérôme, Marcelline-Michel, le pasteur-Gertrude, Eveline-Robert..., autant de couples dont le drame est de ne pouvoir pas s'atteindre. Nombre de ces héros « *dissocient* », comme leur auteur, l'affectif et le sensuel. Leurs manifestations sexuelles sont fréquemment à dominante sadique. Dans *les Faux-monnayeurs*, Bernard et Sarah viennent de s'appartenir. Gide ne trouve à décrire, de leur

première étreinte, que le mouchoir taché de sang par la jeune fille devenue femme.

Les enfants sans père.

De même que dans sa vie, l'absence du père se retrouve dans ses livres, nouvelle preuve de projection de l'auteur sur ses personnages. Le Jérôme de *la Porte étroite* est orphelin de père. L'Immoraliste n'a pas plus de père qu'il n'aura, lui-même, d'enfants. (D'ailleurs, on enfante très peu dans l'œuvre d'André Gide.) Le Lafcadio des *Caves du Vatican*, le Bernard des *Faux-monnayeurs*, Casimir, le fils d'*Isabelle* sont, tous trois, des bâtards.

Le masochisme.

Dans ce domaine, son héros le plus caractéristique reste l'Armand Vedel des *Faux-monnayeurs*. Celui-ci porte à s'enlaidir une sauvagerie proche parente de l'auto-destruction. Pour moins accusée chez d'autres personnages, cette tendance morbide n'en existe pas moins, peu ou prou, chez tous. Michel, l'Immoraliste, confère à son cynisme tout ce qui peut le rendre plus sûrement méprisable. Le Robert de *l'Ecole des femmes*, conserve, au fort de ses « bonnes raisons », le même mépris de soi. Il n'est pas jusqu'à Lafcadio qui ne se transperce la cuisse avec un petit canif, chaque fois qu'il s'est trouvé manquer à son éthique.

Nous pourrions continuer longtemps. Que servirait de rechercher entre l'auteur et ses héros de nouveaux liens de parenté? N'avons-nous pas, dès maintenant, suffisamment de preuves qu'André Gide a fait de ses livres « *une infinitésimale dispersion de son moi* »? Cette œuvre est un laboratoire où il n'éprouve guère que soi. Ses personnages sont des cobayes : ils n'ont de vie qu'en la mesure de témoigner la sienne. Comme essayant d'objectiver tous les « possibles » de sa Conscience, l'auteur expérimente sur eux ses diverses attitudes morales : il semble attendre d'eux sa propre rectification.

CONCLUSIONS

Que conclure sur un homme qui, lui-même, n'a jamais conclu? Où finit le malade? Où donc commence le responsable? Jusqu'à quel point, innocent de sa vie, André Gide peut-il être coupable de son œuvre? Autant de questions qu'on ne saurait résoudre que par un excès d'indulgence, ou par un excès d'injustice. Le remède n'a même pas pu compenser le mal : c'est dire combien le mal fut grand. Certes, aux dernières années de sa tumultueuse existence, l'auteur parut avoir atteint cette « sérénité » qu'on eût pu lui croire interdite. Quelle valeur accorder à celle-ci? Signe-t-elle, pour autant, la réussite de son système? Faut-il y voir la conséquence d'une rétroaction de l'œuvre sur son auteur et, par là même, la preuve qu'il n'avait pas vainement écrit? La Culpabilité de Gide était, nous l'avons vu, entretenue par l'incessant conflit entre les éléments de sa Dissociation. Aussi bien n'était-il coupable que possédant un corps. L'âge lui apportant cette « désincarnation », qu'adolescent il avait tant souhaitée et, par là, supprimant l'un de ses deux antagonistes, le combat prenait fin... « faute de combattants » : Gide était serein parce que sans désirs. Ce que l'œuvre n'avait pu, la vieillesse le pouvait, désormais. L'un n'ayant existé qu'en fonction de l'autre, le « petit garçon » ne s'amusant plus, le « pasteur protestant » avait enfin pris sa retraite : après tout, Dieu et la Morale ne s'étaient attardés en Gide que pour faire contrepoids au reste. Les deux plateaux de la balance pouvaient se mettre en équilibre : ils étaient vides tous les deux.

Mais l'Œuvre, dans tout ceci? Cette œuvre qui n'a pas su franchir les limites du particulier?... *Chacun sa vérité* (1). Gide nous a dit la sienne. Gide nous a seulement dit la sienne. Nous avons quelques raisons de penser qu'elle ne saurait être celle de tous...

---

(1) Luigui PIRANDELLO.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes ; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu :
Pr le Doyen,
L'Assesseur, R. SIGALAS

Vu :
Le Président du Jury,
P. DELMAS-MARSALET

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 15 Octobre 1954.

Le Recteur,
E. DELAGE

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne groupons ici que les ouvrages ayant fait l'objet de citations dans le présent travail.

Gengoux (J.). — « Psychanalyse littéraire de Platon à Gide », *in Etats interscxuels*, 1 vol. (Centre d'études Laennec, Paris, 1954). **[66]**, p. 86.

Gide (André). — *Si le grain ne meurt...*, 1 vol., 369 p. (Gallimard, Paris, 1928). **[2]**, p. 135 ; **[5]**, p. 67 ; **[6]**, p. 68 ; **[12]**, p. 179 ; **[13]**, p. 245 ; **[15]**, p. 128 ; **[20]**, p. 193 ; **[23]**, p. 301 ; **[24]**, p. 301 ; **[26]**, p. 302 ; **[27]**, p. 310 ; **[28]**, p. 312 ; **[29]**, p. 313 ; **[32]**, p. 322 ; **[37]**, p. 343 ; **[38]**, p. 341 ; **[41]**, p. 368 ; **[44]**, p. 345 ; **[45]**, p. 346-347.

— *Les cahiers et les poésies d'André Walter*, 1 vol., 221 p. (Gallimard, 1952). **[14]**, p. 97 ; **[18]**, p. 94.

— *Paludes*, 1 vol. 176 p. (Gallimard, 1926). **[33]**, p. 25 ; **[34]**, p. 111.

— *Le traité du Narcisse*, in *le Retour de l'enfant prodigue*, précédé de cinq autres traités, 1 vol. 208 p. (Gallimard, 1948). **[21]**, p. 12.

— *Les Nourritures terrestres*, 1 vol. 186 p. (Gallimard, 1921). **[25]**, p. 22 ; **[36]**, p. 28 ; **[46]**, p. 21 ; **[58]**, p. 69.

— *Saul*, drame en cinq actes. In *Théâtre complet* (Ides et Calendes, Neufchâtel, 1947).

— *La tentative amoureuse ou le traité du vain désir*, in *le Retour de l'enfant prodigue*, 1 vol. 208 p. (Gallimard, 1948).

GIDE (André). — *Le Prométhée mal enchaîné*, 1 vol. 158 p. (Gallimard, 1925). [**63**], p. 57 ; [**64**], p. 83.

— *La Porte étroite*, 1 vol. (Mercure de France, Paris, 1909). [**8**], p. 173 ; [**39**], p. 42 ; [**40**], p. 49 ; [**50**], p. 176.

— *L'Immoraliste*, 1 vol. (Mercure de France, Paris, 1902).

— *Isabelle*, 1 vol. 155 p. (Gallimard, 1921).

— *Les Caves du Vatican*, 1 vol. 301 p. (Gallimard, 1922).

— *Numquid et tu?* 1 vol. (Editions de la Pléiade, J. Schiffrin, Paris, 1926).

— *Corydon*, 1 vol. 217 p. (Gallimard, 1924).

— *Les Faux-monnayeurs*, 1 vol. 499 p. (Gallimard, 1925).

— *L'Ecole des femmes*, suivi de *Robert* et *Geneviève*, 1 vol. 254 p. (Gallimard, 1944).

— *La Symphonie pastorale*, 1 vol. 139 p. (Gallimard, 1925).

— *Journal* (1889-1939), 1 vol., Collect. « La Pléiade » (Gallimard, 1939). [**31**] : août 1893.

— *Et nunc manet in te*, suivi de *Journal intime*, 1 vol. 120 p. (Ides et Calendes, Neufchâtel, 1947). [**17**], p. 17 ; [**22**], p. 23 ; [**35**], p. 29 ; [**47**], p. 27 ; [**49**], p. 9 ; [**51**], p. 27.

GIDE (André) et CLAUDEL (Paul). — *Correspondance* (1899-1926). Préface et notes par Robert MALLET. 1 vol. 398 p. [**59**], p. 113 ; [**61**], p. 242.

HERBART (Pierre). — *A la recherche d'André Gide*. 1 vol. 78 p. (Gallimard, 1952). [**3**], p. 30 ; [**43**], p. 23 ; [**54**], p. 48.

HESNARD (Dr A.). — *L'univers morbide de la faute*. 1 vol. 469 p. (P.U.F., Paris, 1949). [**11**], p. 71-78.

MARTIN DU GARD (Roger). — *Notes sur André Gide*. 1 vol. 152 p. (Gallimard, 1951). [**48**], p. 73 ; [**53**], p. 116 ; [**55**], p. 117 ; [**56**], p. 70-71 ; [**57**], p. 89.

MAURIAC (Claude). — *Conversations avec André Gide*. 1 vol. 283 p. (Albin Michel, Paris, 1951). [**52**], p. 59 ; [**60**], p. 124.

MAURIAC (François). — « Les Catholiques autour d'André Gide ». in *Hommage à Gide*, 1 vol. 420 p. (Gallimard, 1951). **[65]**, p. 104,

NOBECOURT (R.-G.). — *Les nourritures normandes d'André Gide.* 1 vol. 243 p. (Editions Médicis, Paris, 1949). **[16]**, p. 27 ; **[4]**, p. 28.

PIERRE-QUINT (Léon). — *André Gide.* 1 vol. 568 p. (Stock, 1952). **[10]**, p. 5.

PLANCHE (Dr Henri). — *Le problème Gide.* 1 vol. (Téqui, Paris, 1952). **[30]**, p. 65.

SARTRE (Jean-Paul). — In *Les temps modernes*, numéro de mars 1951 **[1]**.

BORDEAUX
IMPRIMERIE SAMIE
21-23, Rue Teulère

Dépôt légal n° 15.501 — 4e Trimestre 1954